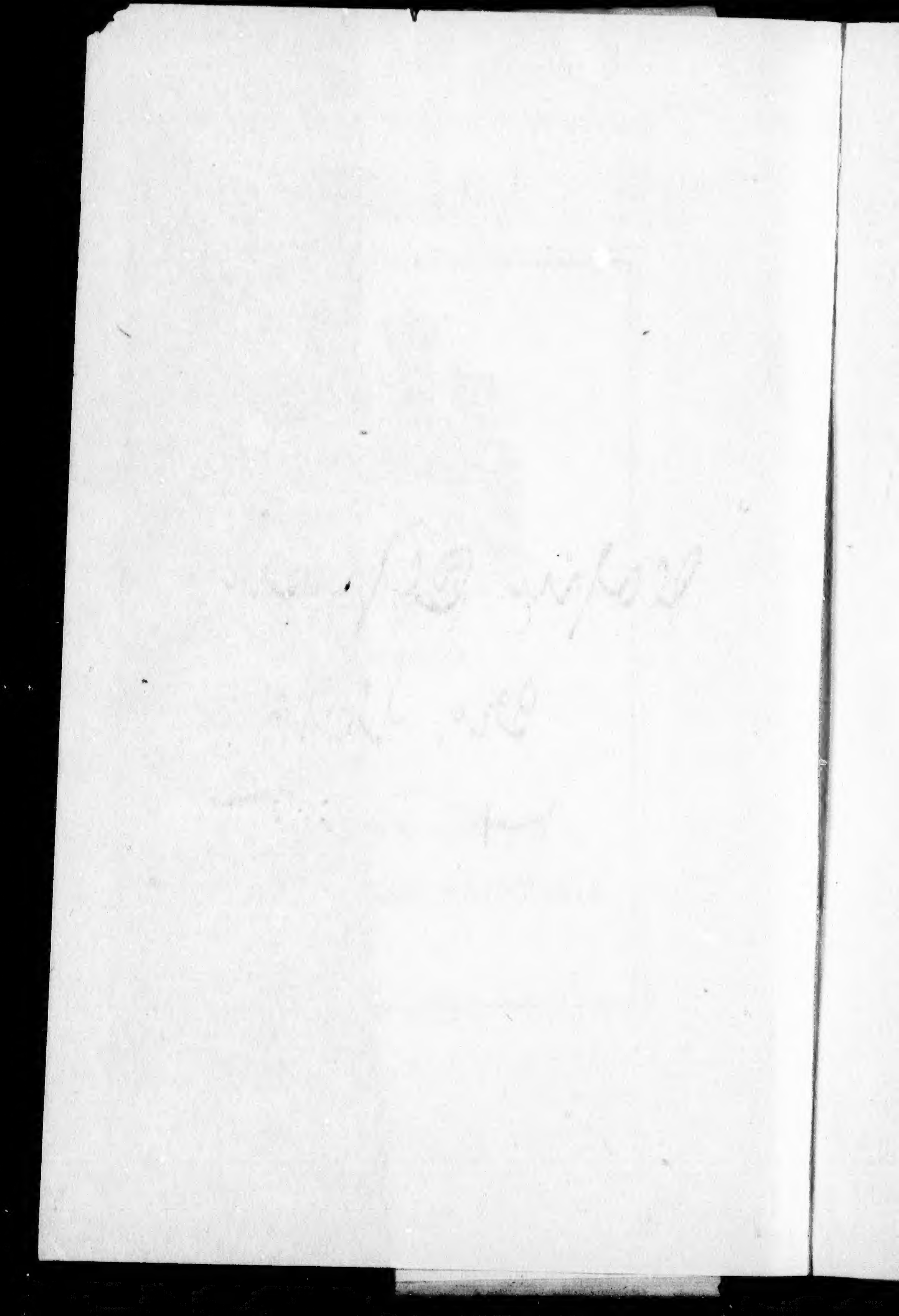


# EN CANOT

1411 —
T

A. B. ROUTHIER

# EN CANOT

## PETIT VOYAGE AU LAC ST-JEAN

Multa latent in majestate naturæ
PLINE

QUÉBEC
O. FRÉCHETTE, ÉDITEUR

1881

# A MON AMI

## M. LE COMTE DE FOUCAULT

—

C'est à vous, mon cher compagnon de canot, que je dédie ce petit livre.

Les jours qu'il raconte ont été si beaux, si remplis de pures jouissances, que nous voulions tous en perpétuer le souvenir, et vous m'aviez chargé de ce soin au moment de notre séparation. Je n'avais

voulu rien promettre, parce que je désirais que vous fissiez ce travail vous-même.

Mais lorsque j'ai pensé à la malheureuse situation de votre patrie, lorsque mon souvenir vous a suivi au milieu de cette société française si profondément bouleversée par les luttes politiques et sociales, j'ai compris que j'étais mieux placé que vous pour écrire cette idylle.

Vivant au sein d'un peuple heureux et tranquille, aux bords de ce grand fleuve dont vous avez admiré les incomparables paysages, je puis laisser courir ma plume dans la description des tableaux champêtres et des joies pastorales.

Mais vous, cher ami, le pourriez-vous, lorsque dans votre chère France un drame douloureux, mouvementé, dont la catastrophe est imminente, se déroule sous vos yeux et fait frémir votre cœur ?

C'est donc à moi de vous adresser ce récit que je me suis efforcé de rendre gracieux en même temps que fidèle. La vérité même exigeait qu'il fut poétique, et vous reconnaitrez que les quelques fleurs dont il est orné ne font qu'accroître son exactitude.

Il n'est pas tel que je l'aurais voulu, et peut-être ne plaira-t-il pas à tous les lecteurs. Mais pour vous et nos compagnons de voyage il aura un grand mérite : il empêchera le vent de l'oubli de dissiper les plus agréables souvenirs ; et quand vous feuilleterez ses pages, vous croirez entendre encore les harmonies des forêts et des rivières, et respirer les arômes du grand lac.

# I

**De la Malbaie à Tadoussac.**

—

Le trente juillet dernier, je quittais la Malbaie, en compagnie de MM. Claudio Jannet et de Foucault, pour aller visiter le Saguenay et le lac St-Jean.

Le rév. M. Hébert, curé de Kamouraska et l'un des apôtres de la colonisation

du Saguenay, avait bien voulu nous joindre à la Malbaie et partait avec nous.

On sait ce que devient la Pointe-au-Pic à la fin de juillet de chaque année. C'est la retraite favorite de tous les citadins qui fuient la chaleur et la poussière des villes. C'est le rendez-vous de ceux qui veulent rafraichir et restaurer leurs membres dans les eaux glacées de la baie, humer l'odeur des varechs, les exhalaisons salines de la mer et les brises embaumées des bois résineux qui couronnent les montagnes.

En un mot, c'est le Tréport du Canada, et l'on y voit accourir de Toronto, d'Ottawa, de Montréal et de Québec tous les heureux qui peuvent s'accorder quelques semaines de villégiature.

Un bon nombre d'amis, appartenant pour la plupart à cette société cosmopolite,

nous avaient accompagnés jusqu'au quai, et je n'aurai pas l'humilité de dire qu'ils poussaient au départ. Au contraire, ils faisaient de généreux efforts pour nous retenir, et la tentation a été bien forte Il y avait là des âmes bien nées, des intelligences brillantes, des cœurs sympathiques qui nous promettaient à la Pointe-au-Pic des jours charmants et qui nous les auraient certainement donnés.

Mais notre résolution était prise depuis longtemps, notre projet fermement arrêté, notre itinéraire tracé d'avance. Nous dénouâmes doucement et sans les briser les amarres du cœur qui nous retenaient au rivage, et ce pilote de l'homme qu'on appelle *la volonté* cria courageusement : *let go.*

Après le brouhaha de nos fêtes, après les travaux et les fatigues de nos assemblées, après la vie un peu énervante de

nos villes, nous voulions un peu d'isolement, une solitude à trois ou quatre au milieu des forêts, un tête-à-tête avec la nature et ses beautés immortelles.

La nature ! Qui ne l'aime pas au moins de temps en temps, aux heures de lassitude et des aspirations vers l'idéal ? Qui ne la recherche pas, comme une consolatrice quand la vie multiplie ses désillusions et ses épreuves ?

A peine avions-nous fait un pas qu'elle nous récompensait déjà d'apprécier ses beautés.

Une brise légère ridait à peine la surface de l'eau, et le bateau y creusant un sillon profond, déployait à l'arrière une immense draperie de dentelle blanche, qui trainait bien loin sur l'eau et que la vague avait peine à submerger.

Quel beau fleuve que notre St-Laurent! Et que Celui qui l'a fait est un grand auteur!

Certes, j'aime mes livres à la folie ; une tragédie de Corneille ou de Racine me charme ; une comédie de Molière, ou même de Sardou me délasse agréablement ; De Maistre et Veuillot m'enthousiasment.—Mais notre fleuve St-Laurent est un poème plus beau que les chefs-d'œuvre de ces grands maitres. Je le parcours sans cesse et je ne m'en lasse jamais.—Je passe des heures entières sur ses rivages à regarder la même page, et elle me dit toujours quelque chose de neuf.

Il est des heures ou les grands écrivains me laissent insensible, et ne réussissent pas à dissiper mon ennui,—mais mon beau fleuve est plus éloquent qu'eux tous, et ses chants trouvent toujours le chemin de

mon cœur. Ils sont gais quand je me réjouis, triomphants quand un succès m'exalte, mélancoliques lorsque je pleure !

O mon beau fleuve, je t'aime, et il me semble que tu me paies de retour ! merci.

La Pointe-au-Pic s'éloigne, et son joli village d'hôtels et de cottages se fait tout petit au pied des Laurentides.—La baie s'efface, mais la coupe des montagnes où la rivière Malbaie a fait son lit s'accentue et se creuse.—Déjà ce n'est plus qu'une ravine profonde, inondée de lumière par les rayons du soleil qui baisse rapidement, et c'est à peine si la flèche de l'église se détache encore sur la verdure sombre des bois.

Tournons les yeux vers la côte sud. Voici la Grosse-Ile, sentinelle avancée du groupe d'Iles de Kamouraska, avec son

phare tournant, qui dans la nuit ressemble à l'œil d'un cyclope ; et là-bas sur la grève blanchissent les maisons d'un beau village.

Que de souvenirs me rappellent Kamouraska et ses ilets charmants ! Un jour, j'y vins pauvre étudiant en droit, et j'y plantai ma tente.... pardon, mon bureau d'avocat ; et moins de douze ans après j'y avais assez défendu la veuve et l'orphelin pour devenir juge. Pauvres veuves et pauvres orphelins ! Je ne vous ai guère regrettés, et sans doute vous ne m'avez pas pleuré non plus. Il y a des consolations pour tous en ce monde, et si j'ai trouvé dans le Gouvernement du Canada un client qui paie mieux que vous, sans doute vous avez trouvé dans mes successeurs des avocats qui plaident mieux que moi ! Je vous souhaite seulement qu'ils

ne se fassent pas payer plus exactement que votre ancien avocat !

Mon cher ami, dis-je à M. Jannet, vous rappelez-vous que M. l'abbé Louis Paquet nous racontait hier soir, avec un enthousiasme qu'il s'efforçait de rendre calme, ses chasses merveilleuses des Pèlerins ?

—En effet je m'en souviens.

—Eh bien, ces trois rochers énormes qui se suivent et se ressemblent—comme se ressemblent les moines—et qui paraissent cheminer à la file vers un but qu'ils n'atteignent jamais—ce sont les Pèlerins.

C'est donc dans ces eaux que notre spirituel ami, M. l'abbé Paquet, s'est montré —à ceux qui l'ont vu—excellent chasseur, et canotier hors-ligne !

Au moment ou je parle ainsi, des canards se lèvent à l'avant du bateau,

comme si le nom seul de leur grand ennemi les eut réveillés, et ils s'enfuient à tire d'aile. Peut-être aussi est-ce de l'ironie, et battent-ils des ailes pour me prouver qu'ils sont encore de ce monde, et que leur vie est belle, en dépit des prouesses des chasseurs ! Si telle est leur intention, gare à eux l'année prochaine, car l'abbé se propose bien d'y retourner.

La Rivière du Loup est grande ! . . . .
Comment la passerons-nous ?

dit la chanson populaire. Aujourd'hui l'on ne se pose plus cette question, et plusieurs ponts ont remplacé

Le petit bateau d'ivoire.........

On la traverse même en chemin de fer.

Lorsque j'étais avocat à Kamouraska,

déjà nous ne chantions plus en parlant de la Rivière du Loup

Comment la passerons nous ?

mais nous disions :

Comment l'apaiserons-nous ?

Cette petite ville ambitieuse voulait à tout prix devenir le chef-lieu du district de Kamouraska et nous lui résistions de toutes nos forces. Mais elle devint tellement pressante que pour apaiser sa soif.... de justice nous lui cédâmes le juge—tout en gardant le chef-lieu.

Elle se calma pendant quelques années, et se berça d'espérance, comme une paroisse espère avoir une église quand elle a obtenu un curé.

Cette espérance est sur le point d'être réalisée, parait-il, et nous devons avouer

que si la Rivière du Loup devient chef-lieu elle l'aura bien gagné.

En attendant, la petite ville vue du fleuve, est bien belle, et l'œil se repose agréablement sur ses nombreuses maisons blanches échelonnées en amphithéâtre au versant d'une haute colline.

A une petite distance du quai se montrent de nombreux marsouins qui profitent des derniers feux du jour pour faire briller au soleil leurs épidermes de satin blanc.

M. le comte de Foucault a souvent chassé le marsouin sur les côtes d'Afrique. Mais le marsouin de la Méditerranée, est un enfant, comparé a celui du St-Laurent : il n'a que six ou sept pieds. La Méditerranée est, je suppose, son lit natal, et il y passe son enfance ; son passage dans les eaux de l'Atlantique c'est son entrée dans le monde !

Nous causons.

—M. de Foucault a fait la connaissance de M. Levasseur de l'*Evènement*, et tous deux parlent musique en fumant leurs cigares.

M. Jannet, M. Hébert, M. Aldéric Ouimet et moi, causons de choses plus ou moins intéressantes, mais sur un ton quelque peu languissant. L'air du fleuve, après un diner copieux, est un narcotique puissant, et tout à coup nous constatons sans trop d'étonnement que M. Jannet a fermé les yeux sur les beautés de notre grande nature. Nous nous gardons bien de l'éveiller, et nous nous demandons lequel de nous l'a si bien endormi. Est-ce le curé ? Est-ce le membre des Communes ? Est-ce le juge ?

Le curé proteste de son innocence et soutient qu'il ne se permet d'endormir

que les gens de sa paroisse, lorsqu'il prêche une heure et demie au mois de juillet.

Le membre des Communes, qui est avocat, dit qu'il se reconnaitrait coupable s'il avait parlé politique ou plaidé une cause, mais qu'il n'a fait ni ceci ni cela.

Je ne puis réfuter ces excellents raisonnements et je suis bien obligé de confesser jugement. Je reconnais qu'au Palais, grâce aux avocats, le juge est généralement endormi plutôt qu'endormant ; et dès lors il peut lui arriver d'être endormant en dehors du Palais.

Cette confession faite, je réveille mon endormi et l'entraine à sa cabine, où sans plus de résistance nous prenons une heure d'un sommeil consciencieux.

Quand nous revenons sur le pont, le

Saguenay est devant nous ouvrant au sein des Laurentides son énorme embouchure. Tadoussac se baigne et rit au fond de l'anse au Sable. La brise tourne au Nord-Ouest et fraichit rapidement. De gros grains de pluie viennent nous fouetter à la figure, et comme la nuit tombe nous rentrons au salon.

## II

Le salon du bateau.

—

On connait l'aspect général que présente le salon d'un bateau-à-vapeur, le soir.

La plupart des passagers sont couchés, plutôt qu'assis sur les sofas et les fauteuils qui meublent l'appartement. Les uns se laissent aller à une somnolence qui n'est

pas sans charme, et les autres lisent des romans qui les endorment tout à fait.

Les fumeurs se groupent sur le pont, et parlent politique. En peu de temps ils trouvent des solutions à toutes les difficultés, et des remèdes à tous les maux. Malheureusement le pays toujours aveugle et toujours ingrat ne sait pas apprécier leur dévouement et mettre leurs talents à contribution. En attendant, tout va mal, et l'on ne fait rien de bon, excepté les cigares, qui ne sont pas mauvais et que M. A. Toussaint a vu fabriquer lui-même à la Havane.

Un couple d'amoureux est à demi caché derrière un pilier, et ne parle ni de politique, ni des cigares de M. Toussaint, ni d'autre chose peut-être. Car ils se comprennent mieux sans parler.

D'autres couples, épars sur le pont,

causent avec cette nonchalance et ce manque d'intérêt qui indiquent clairement qu'ils ne sont plus au temps des amours.

La nuit se fait moins sombre, et les nuages en se divisant laissent apercevoir au ciel des vallons étoilés. Encore quelques heures, et le vent du Nord-Ouest aura si bien chassé les nues que nous apercevrons la Voie lactée dans toute sa longueur, semblable à un fleuve qui charrie des diamants.

On a souvent comparé la vie à un fleuve, et cette comparaison ne manque pas de justesse. Mais il y a autant de vies différentes qu'il y a d'espèces de fleuves et de rivières.

La vie des bienfaiteurs de l'humanité ressemble à ces fleuves dont les eaux s'épanchent sur leurs rives et répandent la fécondité dans les campagnes.

La vie de l'homme d'affaires, de plusieurs avocats et hommes politiques, c'est la rivière qui tantôt court avec bruit au milieu des cailloux, des rapides, des cascades, et met en mouvement des machines de tous genres, et tantôt élargit son lit, recueille ses eaux et s'étend paisible entre des bords charmants. Cette dernière allure représente les parvenus.

Le torrent qui sautille, chante, rit et jase constamment, sans s'arrêter nulle part, ai-je besoin de dire que c'est la vie de la femme mondaine ?

Enfin, le Saguenay qui creuse profondément son lit au milieu de montagnes énormes, qui brise ses vagues sombres sur des rochers incultes et désolés, n'est-ce pas la vie du conquérant dont l'ambition et le génie militaire tracent au milieu des

nations un profond sillon, et qui, poussé par un souffle puissant, laisse partout sur son passage de mornes solitudes et des ruines ?

Je suis interrompu dans ces excursions topographico-philosophiques par une salve d'applaudissements, partis du salon. Je rentre pour m'assurer que ces applaudissements ne sont pas pour moi, et je constate que M. Levasseur est au piano. Il joue un *reel* écossais, et un habitant de la vieille Calédonie gambade à côté du piano, avec l'agilité d'un montagnard et l'enthousiasme d'un artiste. Quel danseur convaincu ! Quel champion glorieux de la danse calédonienne ! Ils se balance, il se tourne et se retourne avec des poses et des contorsions inimaginables ; ses jambes et ses bras en font du feu, pendant que ses talons frappent le plancher en cadence. De

temps en temps, on dirait que l'esprit des Pythies antiques s'empare de lui, et il pousse alors des cris de triomphe.

A travers la vitre de sa porte, j'aperçois M. Jannet dans sa cabine, qui contemple ce spectacle avec stupeur. Il était allé se coucher avec la ferme résolution de dormir ; mais il avait compté sans les besoins gymnastiques du montagnard écossais. Que voulez-vous ? Chacun s'arrange la vie qui lui convient, et si l'Allemand ne peut se coucher sans prendre sa chope de bière, je suppose que l'écossais ne peut bien dormir qu'après avoir sauté son *reel.*

M. Jannet, qui depuis le matin ne pense qu'aux *vrais* sauvages qu'il va voir au fond du lac St-Jean, s'imagine sans doute que c'est un montagnais pur-sang, et non pas un montagnard qu'il a sous les yeux ; et

il se dit que le danseur en terminant va peut-être scalper le pianiste.

Mais non, le montagnard hors d'haleine va remercier M. Levasseur, le féliciter, lui serrer les deux mains, ces deux mains qui lui ont procuré de si enivrantes cabrioles, et il s'assit en s'épongeant le front.

Il est près de minuit, et je me sens aussi disposé à dormir que si j'avais dansé deux *reels*, ou entendu un discours sur le Budget.

## III

**En voiture**

—

Quand nous sortîmes de nos cabines, nous étions au quai de la Baie Ha ! Ha ! et l'excellent M. Hébert avait déjà engagé deux voitures pour nous conduire au Lac.

Après avoir entendu sa messe dans la

petite église de St-Alphonse de Liguori, et pris un copieux déjeuner chez le bon et affable curé de la paroisse, M. Beaudet, nous nous mettons en route,—M. Jannet et M. Hébert dans une voiture, M. de Foucault et moi dans l'autre.

Il fait un temps magnifique, les chemins sont bons et les chevaux ne sont pas mauvais. Nous côtoyons quelque temps la *Rivière à Mars*, un peu chagrins de ne pas avoir le temps d'y accrocher quelques saumons en passant ; puis nous traversons un bois de jeunes taillis. De chaque côté de la route s'allongent d'admirables haies de verdure, et par intervalles les arbres grandissent et se donnent l'accolade au-dessus de nos têtes. Les oiseaux nous donnent une sérénade qui enchante mon compagnon et qui le fait chanter.

M. de Foucault est musicien, et il a dans un coin de sa mémoire un répertoire de musique énorme. Il chante, et quand il tombe sur un morceau que je connais, nous disons un duo. Les oiseaux ont l'air de nous écouter, et M. Jannet qui n'entend rien à la musique nous applaudit, peut-être pour nous faire taire.

Nous arrivons à Notre-Dame de Laterrière, vulgairement nommée *Grand Brulé*, et nous faisons une petite halte au presbytère. Le rév. M. Delage, hospitalier comme le sont tous nos curés, nous offre d'excellents gâteaux et du Bordeaux. Ce n'est donc pas encore la sauvagerie ? Et nous qui avons soif de la vie sauvage ! Allons donc plus loin ; et remontons en voiture, non sans avoir degusté le Bordeaux, malgré son cachet de civilisation.

Nous suivons maintenant les bords de

la rivière Chicoutimi, et nous arrivons bientôt au *Portage des Roches.* C'est un joli endroit où le gouvernement a fait construire un beau pont audessus d'un rapide par lequel le lac Kinogami se décharge dans la rivière Chicoutimi. Nous le traversons, et la route que nous suivons s'enfonce au milieu des grands bois.

De temps en temps elle se rapproche du Lac, et nous découvrons à travers les arbres des nappes d'eau magnifiques. Le Lac est profondément encaissé dans les montagnes, et jamais cadre plus verdoyant n'a entouré un plus joli miroir. Ses eaux calmes et poissonneuses qui dorment voluptueusement à nos côtés nous font rêver. Quel contretemps de n'avoir pas le loisir de nous y arrêter !

C'est ici que M le curé de Québec vient

tous les ans faire ces pêches merveilleuses qui éclipsent celles de Saint Pierre sur le lac de Tibériade.

Des myriades de truites sont là, sous ce cristal limpide, et elles semblent nous inviter comme des syrènes, non pas en chantant, mais en frétillant à la surface, et il faut cependant passer outre.

Ce n'est pas le seul chagrin de mon compagnon, et je le vois de temps en temps jeter un regard mélancolique sur la boîte de son fusil. A quelques pas de nous, de chaque côté de la route, la perdrix et le lièvre foisonnent ; mais la consigne est sévère ; il faut aller en avant comme si nous avions un ennemi à nos trousses.

A titre de consolation, M. de Foucault chante, tantôt un motif d'opéra, tantôt une fanfare de chasse, tantôt une chansonnette.

Voici trois couplets très gais que je cite de mémoire, sans garantir du tout le texte. Je les cite, plutôt que d'autres, par ce qu'ils nous ont servi de modèles dans nos improvisations poétiques les jours suivants :

**Deux voleurs m'arrêt't en route :**
**Où va-tu ? m'dis't-ils dur'ment.—**
**J'vas m'coucher.—Eh ben, écoute**
**N'y va pas, c'est pas l'moment,**
**Puis, l'un d'eux me dévalise**
**Et dit en m'déshabillant :**
**Maint'nant qu'tu n'as plus qu'ta ch'mise,**
**Tu peux y aller carrément (bis)**

**J'veux épouser un fillette**
**Qui n'a pas un sou vaillant ;**
**Papa m'dit : n'fais pas d'boulette,**
**N'y va pas, c'est pas l'moment.**

**Mais ell'devient héritière,**
**Et papa m'dit en riant :**
**Maint'nant qu'elle a de quoi plaire**
**Tu peux y aller carrément. (bis)**

**Je r'çois un billet et demande**
**Ce que j'en dois faire, Armand.—**
**Si c'est ton tailleur qui t'mande,**
**N'y va pas, c'est pas l'moment.**
**Mais c'est bien une autre affaire**
**C'est un billet d'enterr'ment—**
**Si c'est celui d'ta bell'mère,**
**Tu peux y aller carrément. (bis)**

Tout-à-coup, à dix pas devant nous, un lièvre s'élance d'un fourré, et s'arrête au milieu du chemin. Nous faisons halte, et pendant que le Comte tire son fusil de sa boîte, le lièvre s'assit commodément sur le revers de la route, relève ses pattes de devant, dresse ses oreilles et nous regarde fixement.

Fatalité! Le Comte a un fusil d'emprunt qu'il ne connait pas, et qu'il ne peut réussir à monter. On dit toujours qu'il y a plus d'esprit dans deux têtes que dans une, et je me hâte d'aider mon ami, mais sans aucun succès. M. Jannet intervient et à nous trois nous ne pouvons réussir à ajuster le canon à la crosse qu'après dix minutes de travail.

Mais à ce moment solennel le lièvre s'élance dans le plus épais du fourré, en poussant—j'ai cru l'entendre,—un grand éclat de rire !

Nous reprenons notre marche, en riant avec lui, et je me mets à chanter gaiment :

**Quand de Foucault entre en chasse**
**Les lièvres ont l'tremblement ;**
**Mais j'leur dis : r'gardez en face**
**De trembler c'est pas l'moment ;**

**De son fusil à culasse**
**Il n'entend pas l'maniment,**
**Dans le chemin, quand il passe,**
**Allez-y donc carrément (bis)**

De temps en temps nous descendons de voiture et nous marchons pour nous délasser un peu. C'est un retard, par ce qu'à chaque instant nous nous arrêtons aux framboises et aux bleuets qui bordent la route.

Enfin, nous voici à la Barrière, construite à la tête du lac Kinogami, sur une colline d'où nous apercevons une vaste étendue du Lac. Au bas de la colline, au fond d'une petite baie charmante s'élève une croix que M. Hébert fit planter il y a quelque vingt ans. Pendant que nos chevaux réparent leur forces, nous nous étendons sur le gazon, les regards perdus sur

le lac et les grands bois, et M. Hébert nous raconte ses premiers voyages à travers ce pays, et comment il remonta un jour tout le lac Kinogami sur un radeau.

Nous repartons, et après une petite course, le lac Kinogamichiche se déroule à nos regards. Nous en longeons les rivages pendant une heure, et nous voyons bientôt le clocher d'Hébertville se dresser devant nous.

Il est sept heures du soir. Nos chevaux sont fatigués et nous aussi. Le presbytère est devant nous, portes ouvertes, et table servie. Allons-y donc carrément.

## IV

**Soirée musicale et littéraire.**

—

Eh bien, oui, vous aurez peine à le croire, et cependant c'est vrai. Tout voyageur n'est pas menteur, ou du moins, ne ment pas toujours.—Hébertville eut ce soir-là sa séance littéraire et musicale.

Elle eut lieu, dans le bureau de M. le curé et fut présidée par M. Jannet. M. de

Foucault fut chargé de la partie musicale, et M. Hébert et moi de la partie littéraire. Le Rév. M. Leclerc, curé d'Hébertville, était l'auditoire.

La séance s'ouvrit par une chanson de M. de Foucault, qui fut extrêmement goutée. Je regrette infiniment de n'en pouvoir donner communication à mes lectrices. Elles la trouveraient peut-être piquante pour leur sexe, mais à coup sûr très spirituelle ; et comme morale elle poussait au mariage.

M. le Président se leva ensuite, et dans une improvisation ardente, comme lui seul sait en faire, il présenta à l'auditoire le conférencier qui....le conférencier que ....le conférencier dont le précieux concours....avait attiré cet auditoire d'élite.

Ceux qui me connaissent me croiront

quand je leur dirai que cet éloge pompeux me couvrit de confusion.

Sans lever les yeux sur l'auditoire, je tirai mon manuscrit de ma poche, et je lus le petit poême suivant

C'est M. Jannet qui, au moment du départ, l'avait trouvé sur mon bureau et mis dans mon sac de voyage.

Il est absolument inédit, et je crois devoir le publier ici—quoiqu'il y semble un hors d'œuvre—parce que, je l'ai vraiment lu ce soir là à mes amis, à la demande de M. Jannet, et parce que je l'avais composé dans un voyage précédent à Chicoutimi. C'est donc en vérité un poême du Saguenay, et pour mes compagnons de voyage il sera un souvenir d'Hébertville.

....................................

# STELLA MARIS

—

## LÉGENDE

—

### A MES ENFANTS

J'ai lu dans un vieux livre, au coin du feu, le soir,
Cette légende d'or de la terre bretonne. *
Si je l'écris pour vous, enfants, c'est dans l'espoir
D'accroître dans vos cœurs l'amour de la Madone.
Ces récits merveilleux, d'ailleurs, vous plaisent tant!

* Je l'ai trouvée, consignée en quatre ou cinq lignes dans le bel ouvrage de M. Paul Féval "Les Merveilles du Mont St. Michel."

# I

Il y a, mes enfants, par de là l'Atlantique
Sur les bords où la mer raconte en sanglottant
Ses lugubres secrets à la vieille Armorique,
Une baie arrondie au pied d'un cap géant.
Cette grève sourit au soleil qui se couche
Et qui fait scintiller ses sables caressés.
Mais elle porte hélas! un nom triste et farouche :
On l'appelle partout la Baie-des-Trépassés.
Elle est chez les marins trop célèbre en naufrages
Et l'on dit que le sable emprunte sa blancheur
Aux os des naufragés broyés sur ses rivages.
Or sachez qu'autrefois Kervilo, le pêcheur,
Au fond de cette baie habitait une hutte
Avec sa femme Jeanne et leur unique enfant.
Pauvre pêcheur breton! Sa vie est une lutte
Où la terreur succède à l'espoir triomphant,
Où sont mêlés les jours de soleil et d'orage,

Où la vague sourit à côté de l'écueil,
Où le ciel est d'azur la veille d'un naufrage,
Où l'océan le berce en creusant son cercueil !

L'enfant avait quatre ans et se nommait Marie ;
Sous ses vêtements bleus brillait son teint vermeil ;
Les pauvres gens l'aimaient avec idolatrie :
Elle était dans leur vie un rayon de soleil.
Aussi, quand au retour d'une pêche mauvaise,
Après avoir passé toute la nuit sur l'eau,
Le père apercevait l'enfant sur la falaise,
Le bonheur exaltait l'âme de Kervilo.
Il oubliait sa peine et sa misère sombre ;
Dans l'œil de son enfant le ciel lui souriait.
La profondeur des mers soudain n'avait plus d'ombre,
Car l'amour de son cœur comme un astre brillait.
Son Dieu, sa femme Jeanne et sa petite fille
Etaient de Kervilo les trois seules amours ;
Je me trompe, sa barque était de la famille,
Il pouvait bien l'aimer, il y passait ses jours.
Son nom était *La Mauve,* et sous ses quatre voiles
Elle glissait sur l'eau comme l'oiseau des mers ;
Quand le vent fraichissait sous un ciel sans étoiles,
C'était un feu-follet riant des flots amers.

" Voyez, disait son maître aux marins de la côte,
" Voyez comme elle est svelte, élancée à l'avant ;
" Admirez ce beaupré, cette mâture haute
" Qui dans les temps mauvais se courbe sous le vent,
" Cette poupe élégante et dansant sur la lame !
" Mais voulez-vous savoir pourquoi je l'aime tant ?
" C'est que *La Mauve*, amis, a l'air d'avoir une âme,
" Et lorsque je lui parle on dirait qu'elle entend !

II

Un matin de Novembre, une brise folâtre
Riait dans le feuillage et jouait sur les eaux.
L'aurore flamboyait, et la vague bleuâtre
Se moirait sous ses feux des reflets les plus beaux.
L'aube sur les coteaux versait sa lueur fauve,
Et lorsque le soleil parut sur l'horizon,
Kervilo sur la grêve appareillait *La Mauve*
En chantonnant : " Le temps est beau pour la saison."
Il allait s'embarquer lorsque Jeanne et Marie

Accoururent disant : Bon père, emmène-nous.
Kervilo résista, mais son âme attendrie
Céda, lorsque l'enfant embrassa ses genoux.
Le ciel était si pur, la mer était si belle !
Le soleil promettait un jour délicieux.
Ils partirent tous trois et la blanche nacelle
Cingla légèrement entre l'onde et les cieux.
Sur le plus haut sommet de la falaise altière,
Immobile et muette à l'ombre des grands pins,
Les bras levés au ciel, une madone en pierre,
L'œil perdu sur les flots, priait pour les marins.
Jeanne la salua. La petite Marie,
Que sa mère au printemps avait vouée au bleu,
Dit en joignant les mains : " ô Patrone chérie !
Etoile de la mer, pour nous tous priez Dieu. "

III

La mer ! c'est un berceau quand elle est endormie
Et fait en ondulant le hamac le plus doux ;
Mais gare à son réveil, car c'est une ennemie

Qui contre le navire entre alors en courroux.
On dirait que soudain une haine terrible,
Messagère de mort — s'allume dans son sein ;
Elle crie, elle écume, et sur sa face horrible
Se trahit contre l'homme un sinistre dessein.
Elle ouvre en mugissant ses entrailles puissantes,
Elle y creuse soudain des abîmes sans fond,
Et dressant des milliers de têtes menaçantes
Elle jette un défi d'audace au ciel profond.
La mer, c'est l'inconnu, c'est le désert sans bornes,
C'est l'abîme insondable, immense, plein de bruit ;
C'est la mort parcourant des solitudes mornes
En aveugle invincible, et frappant dans la nuit !
Mais, ce jour-la, la mer était vraiment splendide.
*La Mauve* avec un air joyeux et triomphant,
Coquette, s'y mirait ; et, sur son sein candide,
L'onde la dorlottait, comme on fait un enfant.
On eut dit que la vague avait fait sa toilette :
Sa robe déployée en longs plis onduleux
Miroitait, tantôt rose et tantôt violette,
Ou bien laissait flotter d'immenses rubans bleus.
La paix et l'espérance animaient toutes choses,

Et la barque portait la joie et l'amour pur.
Avec ses grands yeux bleus, avec ses lèvres roses,
Ses blonds cheveux tombant sur sa robe d'azur,
Souriante à l'avant de la barque fidèle,
On eut dit que Marie était l'ange des mers,
Tout prêt à s'envoler vers les cieux d'un coup d'aile,
Après une visite à ses gouffres amers.
La bonne Jeanne, heureuse, avait l'âme ravie,
Et Kervilo chantait sa plus belle chanson.
Rendons grâces à Dieu d'embellir notre vie,
Se disaient ces deux cœurs battant à l'unisson,
Et leurs yeux contemplaient leur enfant bien-aimé.

Enfin voici l'endroit où le poisson se plait,
Les lieux où se rassemble une troupe affamée
Attendant le pêcheur qui lui tend son filet.
Kervilo jeta l'ancre, et la pêche fut bonne;
Jamais il n'avait pris autant de beaux poissons.
Joyeux il regardait ce présent de l'automne,
Comme l'homme des champs contemple sa moisson.
Et pendant ce temps-là, tout fier de sa richesse,
Il n'apercevait pas, s'élevant du couchant,

Comme un drapeau funèbre annonçant la détresse,
Un immense nuage à l'aspect menaçant.

L'enfant jouait, causait, et ses éclats de rire
Prolongeaient sur les flots leur timbre du cristal.
Ces fraiches voix d'enfant sont des cordes de lyre
Qu'un souffle fait vibrer comme un fil de métal.
Tout l'amusait ; parfois elle essayait de prendre
Dans ses petites mains les poissons frétillants,
Leur parlait vivement de sa voix la plus tendre,
Et leur disait des mots naïfs et pétillants.
Ce caquet enfantin était une musique ;
Les parents l'écoutaient avec ravissement,
Et pendant ce temps-là le nuage tragique
Montait, montait toujours, couvrant le firmament.

IV

Rien ne troublait encor le calme de la lame.
Tout-à-coup Jeanne, triste, eut un tressaillement—

Car, il faut l'avouer, plus que l'homme, la femme
Des périls à venir a le pressentiment—
Elle leva la tête et regarda les nues :
" Kervilo, vois là-bas, " dit elle, l'œil hagard ;
Et l'homme fut saisi de terreurs inconnues
Lorsque sur l'horizon il jeta son regard.
Il ne prononça pas une seule parole,
Leva l'ancre, et tendit sa voile au vent léger.
*La Mauve* s'élança comme un oiseau qui vole
Et parut pressentir l'approche du danger.
Légère, elle s'enfuit en inclinant sa tête ;
Soudain elle trembla sous un souffle puissant,
Le souffle précurseur de l'horrible tempête.
Elle pencha ; ses mâts craquèrent en grinçant,
Puis elle fit alors une course effrénée ;
Comme une brume blanche elle effleura les eaux ;
Au moment périlleux, fatal de la journée,
Elle avait et le nom et l'aile des oiseaux,
Mais la nacelle en vain s'enfuyait frémissante,
Le brouillard accourait plus vite qu'elle encor,
Et bientôt la bourrasque éclata mugissante
Et rien n'arrêta plus son effroyable essor.

C'était un tourbillon sinistre de nuées ;
Les cordages vibraient et poussaient des sanglots,
Et le vent et la mer échangeaient des huées
Qui semaient la terreur sur la terre et les flots.
Pâle, et les doigts crispés sur la barre solide,
Qui tremblait dans sa main et pliait sous l'effort,
Kervilo regardait, l'œil fixe dans le vide.
Qu'y voyait-il ? Hélas, probablement la mort.
La petite Marie, en proie à l'épouvante,
S'était blottie en pleurs sur le sein maternel,
Et Jeanne la pressait, la cachait sous sa mante,
En lui disant : prions ensemble l'Eternel :

" Notre Père des cieux, disaient les deux voix pures,
" Délivrez-nous du mal ; grâce, sauvez nos jours.
" Ne laissez pas périr, Seigneur, vos créatures ;
" Et vous, Sainte Marie, au secours ! au secours ! "

Mais l'orage augmentait de fureur et d'audace.
L'onde en tourbillonnant s'élevait dans les airs,
Comme un sable mouvant lorsque le simoun passe ;
Et *La Mauve* glissait dans des goufres ouverts

Où l'on ne voyait plus ses grandes voiles blanches.
Les vagues se tordant poussaient un cri vengeur,
Ou bien elles croulaient comme des avalanches,
Menaçant d'engloutir la barque du pêcheur ;
Mais *La Mauve* filait, agile, ruisselante,
Et poursuivait sa course à travers les brisants
Qui formaient autour d'elle une meute hurlante.

V

—Les rivages déjà s'approchaient souriants ;
L'Ile-des-Sept—Sommeils et le haut promontoire
Allaient en peu de temps être enfin dépassés.
*La Mauve* allait encor remporter la victoire
Et, vivante, revoir la Baie-des-Trépassés.
Soudain un coup de mer d'une force terrible
Vint l'assaillir en flanc, et par l'étrave entra ;
La barque fit entendre un craquement horrible,
Se coucha brusquement dans la mer, et sombra.
Anges qui voltigez par delà les étoiles,

Vous dont l'amour soutient les élans généreux,
Et dont les yeux perçants voient l'univers sans voiles,
Si vous ne pouviez pas sauver ces malheureux,
Au moins avez-vous dû voir ce drame sublime,
Et sans doute qu'alors vous avez tous pleuré.
Kervilo d'un seul bond s'élança dans l'abîme :

" Jeanne portez Marie et je vous porterai, "
Cria-t-il, en offrant l'appui de son épaule
A celle dont les bras tenaient toujours l'enfant ;
Et d'une main nageant, fendant la vague folle,
De l'autre il soulevait son fardeau triomphant.
Qu'il était beau de voir sur la vague profonde
Ce groupe naufragé luttant contre la mort !
Tout ce qu'il possédait de plus cher en ce monde
Kervilo le portait dans un suprême effort.
Sous ce fardeau trop lourd il surnageait à peine,
Mais l'amour soutenait ses membres fatigués ;
Sa tête ruisselait, et la mer inhumaine
Couvrait de temps en temps les trois infortunés.
Cette lutte d'amour fut longue et palpitante.
Mais enfin Kervilo tomba d'épuisement ;

Il étreignit encor sa femme haletante,
Et résistant toujours enfonça lentement.
Jeanne flottait encor sur la mer en furie,
Mais bientôt elle dût disparaître à son tour.
Puis enfin l'Océan vint engloutir Marie,
Jetant à sa patronne un dernier cri d'amour.

## VI

Soudain, dans les hauteurs des voutes éternelles,
Il sembla qu'un éclair ouvrait le firmament.
Le nuage brilla de splendeurs immortelles,
Et l'on vit, au milieu d'un éblouissement,
Descendre sur la mer une Dame éclatante.
C'était la Vierge Sainte, espoir du naufragé ;
Elle avait vu flotter sur la vague écumante
Comme un lambeau d'azur à demi submergé.
Et le flot vit alors la vision céleste
S'incliner et saisir le précieux lambeau,
Essayer d'arracher d'une main forte et leste
Son enfant bien-aimée à l'humide tombeau ;

Mais le fardeau parut d'une lourdeur extrême.
La Vierge, souriant alors aux flots glacés,
S'élança de la mer d'un coup d'aile suprême,
Et posa sur le sol trois êtres enlacés,
L'époux tenant sa femme, et la mère sa fille,
Trinité de vivants, mais unité d'amour,
Grappe humaine admirable, idéal de famille
Tel que Dieu le voulut créer au premier jour !
Et Marie abaissa des yeux pleins de tendresse
Sur ses trois serviteurs, encore évanouis ;
Elle fit à l'enfant une douce caresse,
Et, relevant enfin ses regards éblouis,
Elle reprit son vol vers la sphère immortelle.

Le lendemain matin l'enfant, à son réveil,
Accourut vers son père : "Et *La Mauve*" ? dit-elle.
" Elle dort sous les flots de son dernier sommeil, "
Dit Kervilo songeur, mais oublions la morte,
Elle avait fait son temps et gagné son repos.
J'en veux bâtir une autre, et plus grande et plus forte,
Et plus agile aussi pour courir sur les flots.

Je la vois déjà faite ; elle est déjà chérie,
Et toi-même bientôt, enfant, tu l'aimeras,
Car je lui donnerai le beau nom de Marie !
—Et le père étreignit sa fille dans ses bras.

---

Cette lecture rendit tout le monde sérieux, et M. Hébert nous fit ensuite une causerie sur la colonisation du Saguenay. C'est un sujet qu'il connait, et qu'il affectionne.

Je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas chanté une chanson pour clore la séance, et....endormir notre président.

Ah! si le Père Lacasse avait été là ! C'est lui qui aurait clos le concert !

co
p
et
bo
cô

## V

St. Jérome.

—

A partir d'Hébertville la route est encore accidentée de grandes côtes et de petits lacs. Mais au loin le sol s'aplanit, et l'horizon s'élargit. De belles terres en bon état de culture s'étendent de chaque côté du chemin.

C'est dimanche ; il fait beau et les maisons proprettes sont en fête. Toutes les portes sont ouvertes, et de nombreux enfants gras et joufflus s'ébattent sur les perrons. Le teint bruni de leurs figures dénote chez eux l'amour du soleil, et l'horreur des chapeaux. De temps en temps nous rencontrons des groupes d'hommes, de femmes, de jeunes gens qui s'en vont à la grand'messe, et qui nous saluent avec affabilité.

Bientôt les habitations deviennent plus rares, et les grands bois se rapprochent. Le chemin tourne à angle droit, et nous l'avons à peine suivi dix minutes que nous arrivons au sommet d'une colline, d'où le plus beau spectacle s'offre à nos regards.

L'église de St-Jérôme se dresse devant nous à quelques pas, et un peu plus loin,

sous nos pieds, un immense miroir d'argent encadré d'azur s'étend à perte de vue.

C'est le Lac St.-Jean.

Des cris d'enthousiasme s'échappent de nos poitrines.

Nous descendons au presbytère. Les portes de l'Eglise sont ouvertes, et nous entendons la voix sonore du P. Lacasse, qui fait le sermon.

Après la messe, le bon Père reprend la parole sur la galerie du presbytère, et y développe son sujet favori : la colonisation.

En terminant, il invite M. Jannet à dire quelques mots, et notre excellent ami, qui est toujours prêt, fait à l'auditoire un tableau peu flatté de la situation des cana-

diens qu'il vient de visiter aux Etats-Unis. Il adjure chaleureusement ses auditeurs au nom de la patrie et de la religion de ne pas abandonner le sol natal.

Le Rév. M. Hébert dit aussi quelques mots, et à la suggestion du P. Lacasse, l'auditoire pousse des hourras enthousiastes pour chacun de nous.

Le mot de la fin du P. Lacasse devant toujours être une originalité, il propose à ses auditeurs cette dernière acclamation : hourra pour vous autres !

Les braves gens restent un peu interloqués, et quelques cris timides se mêlent aux éclats de rire.

Nous rentrons alors [illegible] nous causons.

Le P. Lacasse est arrivé à St-Jérôme la veille avec deux canots d'écorce et six ra-

meurs, dont un Métis et cinq Montagnais. Les Montagnais sont auprès de leurs canots, sur la grêve, attendant nos ordres. Mais le vent s'est élevé, et la vague grossie ne nous permettra pas de partir avant cinq heures du soir.

En attendant nous jouissons de la généreuse hospitalité du Rév. M. Vallée, curé de St.-Jérôme.

A l'heure fixée, nous nous arrachons aux délices de Capoue, et nous allons joindre nos sauvages sur cette belle grêve de sable qui sert de ceinture au lac.

On nous a préparé au fond des canots des coussins moelleux, adossés aux barres, et nous nous y installons comme dans des fauteuils.

C'est avec regret que nous laissons ici sur le rivage avec d'autres amis le bon M.

Hébert que les devoirs de son ministère rappellent à Kamouraska, et qui ne peut nous suivre plus loin.

Passagers et rameurs sont à leurs postes, le signal est donné, et les avirons plongeant dans l'onde en cadence font glisser les canots sur la crête des vagues qui ne sont pas encore tout-à-fait apaisées.

Aussitôt le P. Lacasse et les sauvages se découvrent, et le missionnaire dit à haute voix la prière du départ. Sans la comprendre parce qu'elle est en Montagnais—nous nous y joignons d'intention et nous défions après cela les éléments.

# VI

## Sur le Lac.

—

La vague du large, surtout au bout des pointes, est encore un peu forte pour nos canots qui portent chacun cinq hommes et des bagages assez considérables—et nous suivons toutes les sinuosités du rivage sans nous en éloigner.

Les deux canots filent de front avec une égale vitesse, et se rapprochent parfois assez pour nous permettre de nous serrer la main d'une embarcation à l'autre.

Le P. Lacasse et M. Jannet sont ensemble, et le chef de leurs rameurs est un Métis nommé Patrick. C'est un homme de haute stature, admirablement taillé et proportionné. Traits réguliers et pleins d'intelligence, teint légèrement bronzé, chevelure et moustache abondantes et noires, des yeux vifs et fins. En costume militaire il serait incomparable.

M. de Foucault et moi avons pour Canotier-en-chef le bon Tienniche, un des types montagnais les plus parfaits, et un aviron hors ligne. Une forte tête, portant une forêt de grands cheveux en désordre, les yeux petits mais noirs et perçants, les pommettes des joues très saillantes, les

narines ouvertes, le menton anguleux et sans un poil, le cou gonflé de muscles énormes qui ressemblent à des cordages. Il est à l'arrière du canot, tête nue et pieds nus ; la chemise ouverte laisse voir sa vaste poitrine, et quand ses bras robustes plongent l'aviron dans l'eau le canot se soulève, comme s'il allait prendre son vol.

A tout seigneur tout honneur : Patrick est prié de chanter.

Conformément à toutes les règles de l'art, il tousse et crache légèrement, et d'une voix superbe il entonne :

> Lève ton pied, légère bergère,
> Lève ton pied légèrement.

Nous répondons en chœur avec entrain. Quand je dis nous, je ne veux pas dire les rameurs montagnais—ils ne savent

pas un mot de français—ni M. Jannet; il sait passablement le français, lui, mais en fait de chant, il ne sait pas même

Lève ton pied, légère bergère!

Je veux donc dire le narrateur, le Comte de Foucault, et le P. Lecasse. Oui, même le P. Lacasse. En chœur, et pour un chant classique comme

Lève ton pied, légère bergère,

il n'est vraiment pas pire qu'un autre. Nous apprécierons plus loin ses mérites comme soliste.

Lorsque Patrick acheva le cent cinquantième couplet la vague s'était apaisée et le soleil allait bientôt disparaître derrière les grands bois dont les ombres s'allongeaient mélancoliquement sur le lac. Sur la côte, au sommet d'une éminence qui

domine les arbres, se dresse le clocher d'une église. C'est St. Louis de Chambord. Ces deux noms si français et si glorieux soulèvent notre enthousiasme et nous font pousser de nombreux vivats.

Quelle féerie que cette navigation fantastique, sans hélices, sans roues, sans voiles, dans ces écorces légères, taillées comme des conques marines, et mises en mouvement par des demi-dieux de la forêt, supérieurs à tous les Neptune de l'antiquité païenne. Qu'était-ce que le char de Neptune traîné par les Tritons de la Fable, quand nous le comparons à nos conques d'écorce, commandées par Tienniche et Patrick ?

Les anses de sable et les pointes boisées ou rocheuses se succèdent les unes aux autres comme par enchantement et varient sans cesse les décors.

De temps en temps une habitation se montre sur un léger promontoire ou sur une pointe avancée, et la famille, éparpillée sur le perron pour prendre le frais, nous salue en agitant des chapeaux et des mouchoirs. Nous répondons par des bravos et des salutations, et nous entonnons un cantique dont le refrain nous revient repercuté par les échos de la côte.

Cela nous rappelle ce que Chateaubriand raconte des premières missions du Paragnay, et ces courses merveilleuses des missionnaires, qui remontaient les fleuves en chantant des cantiques pour faire descendre les indiens de leurs montagnes et les attirer aux rivages.

Et nous glissons toujours bercés dans le plus doux des hamacs, et les avirons frappent toujours l'onde en cadence et battent la mesure sur le bord des canots.

C'est comme un rêve enchanté, et nous nous demandons avec crainte si nous n'allons pas nous éveiller.

La nature qui se déroule sous nos regards absorbe peu à peu nos pensées, et le crépuscule, succédant au soleil, induit nos cœurs en mélancolie.

Mais l'intarissable verve du Père Lacasse triomphe des impressions dont nos âmes sont pleines, et nous fait rire de bon cœur.

Lorsque nous arrivons à cette pointe magnifiquement boisée qu'on nomme *Pointe de la Traverse* la nuit se fait profonde au pied des grands arbres.

Nous prenons terre et l'endroit nous parait si charmant que M. Jannet propose d'y passer la nuit.

Quels beaux cèdres couvrent nos têtes et embaument l'atmosphère !

Que nous y dresserions très volontiers trois tentes ! Mais nos jours sont comptés, et déjà nous sommes en retard.

Groupés autour d'un feu joyeux nous prenons du vin et des gateaux, et nous remontons en canot, après avoir constaté avec un bonheur inespéré qu'aucune mouche n'a encore bourdonné à nos oreilles.

Nos amis de la Malbaie, qui voulaient nous retenir, nous avaient parlé avec beaucoup de figures de rhétorique des mouches du Lac St. Jean. S'il eut fallu les en croire les maringouins du Lac étaient des Zoulous armés de zagaies dont les blessures devaient être terribles.

Nous répondions que nous allions nous munir de voiles épais.

On nous riait au nez.

Nou parlions de gants et de masques en peau de chamois.

On riait encore.

Nous citions le grand guerrier allemand Wallenstein qui se garantissait des balles au moyen d'un onguent diabolique, fait avec des herbes de sorcier, cuites et bouillies avec des paroles magiques—et nous prétendions avoir un onguent bien plus diabolique encore puisqu'il était composé par un dentiste yankee.

On riait toujours.

Alors nous sommes partis, sans peaux de chamois et sans onguent, décidés à tout braver, et maintenant nous comprenons qu'on a voulu nous mystifier.

Le maringouin n'existe pas. C'est un

mythe, comme on en trouve à l'origine de tout pays ; ou s'il a existé, ce fut une incarnation de Satan qui a été détruite.

Nous doublons la pointe, et devant nous s'étend une baie très profonde. Que ferons-nous ? Cinglerons-nous en droite ligne vers cette autre pointe lointaine où scintillent quelques lumières, et qui est la Pointe Bleue ?—Ou bien, cotoierons-nous le rivage jusqu'au fond de cette grande baie ?

Ce dernier itinéraire est bien long et nous causera deux heures de retard ; mais le premier serait dangereux, si le vent s'élevait !

Les sauvages parlementent, et après échange de phrases dont je n'ai pas compris un mot, mais dont j'ai bien saisi le sens, nous nous lançons en droite ligne vers la Pointe Bleue.

Les avirons travaillent, et les canots volent. La nuit s'avance, et le ciel est parsemé de myriades d'étoiles. Une aurore boréale danse au firmament, et jette dans l'admiration mon compagnon de canot, qui n'a jamais rien vu de semblable. Je me laisse aller à une somnolence délicieuse, et dans l'autre canot M. Jannet dort depuis quelque temps du sommeil du juste.

Mais j'observe que la vague clapote bruyamment sur les flancs du canot. Le vent fraîchit, et bientôt la lame s'enhardit à sauter pardessus les bords et à jaillir jusqu'à nos têtes.

Les sauvages parlent entre eux, et après quelques *kaiakoa*, mot qui signifie *prenons garde*, nous rebroussons chemin et gagnons le rivage. Bien à regret, il faut se

décider à faire le tour de la grande baie ; mais nos vaillants rameurs ne se lassent pas.

Ah ! lecteurs, c'est alors qu'il eut fallu voir Tienniche, sombre et solennel, se détachant sur le fond gris du grand lac, la tête nue et profilée dans la clarté des étoiles, l'œil fixé sur la pince du canot et sur la vague lointaine, les pieds alertes et toujours prêts à sauter à l'eau pour éviter un choc !

On parle beaucoup d'Ayoob Khan qui vient d'anéantir un régiment anglais sous les ordres du brigadier général Burroughs. Mais que cet Ayoob Khan serait petit à côté de Tienniche, l'inspiré !

L'Inspiré, c'est le titre que je lui ai donné ce soir-la, et il en avait vraiment l'air.

Au fond de la baie, nous entendons le bruit d'une chute, et bientôt nous distinguons au milieu de la sombre verdure des bois un large sillon blanc qui se précipite du haut d'une montagne. Quelle Perrette répand donc ainsi son pot de lait, en sautillant de rochers en rochers ? C'est la *Ouïatchouan* mot sauvage qui signifie *lueur* ou *blancheur*.

Nos rameurs sont infatigables ; mais la vague et le vent sont contre nous, et retardent notre marche. Tienniche semble s'impatienter, et ses grands coups d'aviron nous font prendre les devants.

Il était près de minuit quand nous descendîmes sur la grêve de la Pointe Bleue.

Un quart d'heure après, le vent soufflait avec une rage qui déracinait les grands arbres.

## VII

**Chez les Montagnais**

---

Il va sans dire qu'à la Pointe-Bleue, comme ailleurs, le presbytère fut notre hôtel—et dans ces endroits éloignés c'est presque toujours le meilleur hôtel. Le Rév. M. Lizotte nous attendait, mais à meilleure heure, et il se montra fort aimable pour nous.

Le lendemain matin dès 7 heures, le P. Lacasse prit le devant en voiture pour se rendre à la Pointe des Sauvages qui se trouve à quelques milles plus loin, et vers 8 heures nous partîmes nous-mêmes en canot.

Il faisait encore une jolie brise ; mais elle était favorable, et nos rameurs métamorphosèrent nos couvertures en voiles, et laissèrent dormir leurs avirons.

Les canots s'élancèrent en avant, en effleurant l'écume des vagues, et moins d'une demie-heure après nous arrivions à la *Mission*, composée de petites maisons, de cabanes et de tentes groupées autour de la Chapelle.

Presque toute la tribu–hommes, femmes et enfants—se trouvait réunie sur la grêve, et notre arrivée fut saluée par des accla-

mations et des décharges de mousquetterie.

Nous sautons à terre, et nous suivons le P. Lacasse à la chapelle, en distribuant à droite et à gauche une multitude de *coueï*, seul mot sauvage que nous connaissions, et qui signifie *bonjour*.

La chapelle est déjà à demi remplie de sauvages, et ceux qui ne peuvent pas trouver place à l'intérieur s'échelonnent sur les marches du perron.

Le P. Lacasse dit la messe, pendant laquelle un chœur de montagnais et de montagnaises chante des cantiques. J'emprunte de mon voisin le livre des cantiques montagnais, et un instant après M. de Foucault et moi joignions nos voix à celles du chœur, et chantions vaillamment le refrain :

Anotshish tshitshi tua Mari
Ni meruau n'teïro.

Après la messe, sermon en montagnais qui nous parut fort touchant. Je ne badine pas, le ton du prédicateur et l'attitude des sauvages trahissaient l'émotion. De fait, ce discours était un adieu ; car les sauvages vont repartir pour la forêt et leurs chasses lointaines, et ne reviendront aux bords du lac qu'à la fin de juin de l'année prochaine ; quelques-uns sans doute ne reviendront jamais.

A la porte de la chapelle, le P. Lacasse nous présente à quelques Montagnais et Montagnaises, et leur traduit les observations que nous faisons.

Nous avons remarqué quelques femmes assez jolies, et l'une d'elles, vraiment belle, mariée depuis quinze jours à l'un de nos canotiers. Elle portait une jupe

de flanelle, un mantelet d'indienne, et un mouchoir rouge et jaune enroulé autour de la tête, et attaché de manière à former près des tempes de singulières oreillettes.

Malgré cette toilette, dénuée de toute coquetterie et d'élégance, cette Montagnaise, avec sa grande taille, son port de reine, sa figure intelligente et légèrement narquoise, ses grands yeux noirs exprimant un mélange de candeur et de curiosité, son teint animé et très peu bronzé, cette femme, dis-je, était vraiment remarquable.

La montagnaise a bien des qualités qu'on ne trouve pas toujours chez la femme civilisée.

Je ne vanterai pas sa culture intellectuelle, et je ne dirai pas non plus avec Molière :

................qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaitre un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Mais l'esprit peu cultivé de la montagnaise est très soumis à son mari, et ne le contredit jamais.

C'est d'autant plus méritoire de sa part que le Montagnais n'a pas de barbe, et ne peut en conséquence dire comme nous :

Du côté de la barbe est la toute puissance.

Elle parle très peu d'ailleurs, presque toujours pour dire quelque chose, et seulement en Montagnais. Je vous laisse à décider si c'est un avantage sur la femme civilisée qui parle généralement plusieurs langues, hélas !

Elle ne lit pas de romans, elle n'en écrit pas, et qui mieux est—elle n'en fait pas

Ceux que Chataubriand et tant d'autres après lui ont publiés sur les femmes sauvages sont invraisemblables. Ils leur ont tout simplement prêté les passions de l'homme civilisé.

Elle ne va pas au théâtre, et les seules pièces qu'elle se permette d'admirer sont les féeries de ses rivières, de ses lacs, de ses montagnes et de ses grands bois.

Elle est d'une humeur égale, jamais très séduisante, mais jamais maussade, jamais très gaie, mais jamais bourrue.

Dans un moment de colère, provoqué par quelque dureté du mari—car le mari montagnais n'est pas un ange de douceur comme le mari civilisé—elle serait capable de lui administrer un bon coup de couteau. Mais elle ne pourrait jamais lui donner des milliers de coups d'épingle comme font tant de femmes charmantes.

Elle ne ruine pas son mari en frais de toilette, et vous reconnaitrez qu'un foulard d'indienne autour de la tête est un chapeau économique. Au reste, elle a une chevelure énorme et pas un faux cheveu. Si elle fait souvent les mêmes travaux que l'homme, tels que manier l'aviron, fabriquer des canots, des paniers etc., etc., etc. ce n'est pas qu'elle prétende—comme la femme civilisée à l'égalité des sexes, mais c'est par obéissance ou dévouement. La nature elle-même lui indique sa place et son rôle : elle lui enseigne que la femme qui réussit à s'élever au-dessus de son sexe n'est toujours qu'un petit homme.

Le comte—qui prétend parler le montagnais mieux que moi—a voulu m'en donner une preuve en disant à une petite fille : *Ishquésis, ousham ti melochin !* ce qui veut dire "*petite fille que vous êtes*

*charmante !* L'enfant a éclaté de rire, et s'est sauvée en rougissant vers un groupe de ses compagnes, auxquelles elle a paru raconter la chose.

—Vous voyez bien qu'elle a compris ? me dit le comte.

—La belle preuve ! Comme si les femmes ne comprenaient pas les compliments dans toutes les langues ! Vous lui auriez dit cela en syriaque, qu'elle aurait ri et rougi tout de même.

Je crois donc que sur ce point la montagnaise ressemble aux femmes civilisées. C'est par là que l'on retrouve encore chez elle la fille d'Eve.

Après avoir causé quelque temps avec les chefs de la tribu, nous servant du P. Lacasse et de Patrick comme interprètes, nous sommes invités par M. Otis, agent

du gouvernement, à nous rendre chez lui, et nous prenons un excellent déjeuner.

L'appétit satisfait, nous délibérons. Irons-nous plus loin, ou reviendrons-nous sur nos pas ? Hélas ! nous aurions bien voulu faire le tour du grand lac, mais déjà nous sommes en retard, et quelques heures de grand vent suffiraient à nous faire manquer le bateau de Chicoutimi, et par suite le steamer transatlantique que doivent prendre MM. Jannet et de Foucault.

Cependant M. Jannet désire beaucoup voir les grands tributaires du Lac, ou l'un d'eux, et nous décidons que nous poursuivrons notre course jusqu'à la rivière *Mistassini*, dans laquelle nous remonterons quelques milles, et que nous reviendrons le soir coucher à la Pointe Bleue.

Nous reprenons donc les canots, après avoir échangé l'un de nos canotiers, moins

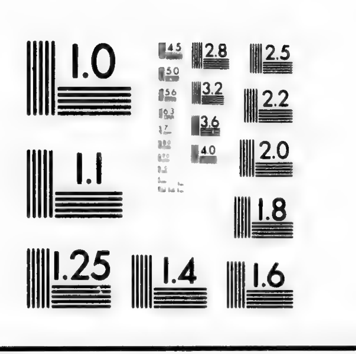
fort que les autres, contre le colosse Thomachiche, et nous cinglons vers le nord.

Le vent est contre nous, mais il n'est pas trop lourd et nous filons très-bien. Malheureusement le septentrion se couvre de nuages, et les sauvages hochent la tête d'un air inquiet.

Moins de deux heures après, l'orage est imminent. Nous gagnons le rivage, en quelques minutes la tente est dressée, et nous y entrions à peine que la pluie tombait par torrents.

Le ciel s'éclaircit et nous reprenons notre charmante navigation. Les chansons s'harmonisent avec les coups d'aviron et le clapotement des vagues. M. Jannet lui-même commence à gouter cette musique-là, et si ce n'était parti pris chez lui il avouerait qu'il est sous le charme.

# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

L'embouchure de la rivière Atikouapé s'ouvre devant nous, et plus loin un enfoncement sombre nous annonce Mistassini, avec ses rivages plats, où s'étendent de vastes forêts vierges.

Mais tout à coup le vent du nord, rasant la cime des grands bois se précipite sur le lac. Pendant quelque temps nous lui tenons tête, mais il devient bientôt d'une telle violence, que nous n'avançons presque plus malgré les efforts de nos rameurs.

Oh ! Le lac St. Jean ! Il est beau, très beau sans doute. Mais il faut s'en défier comme on se défie d'une belle femme. Il a des caprices et des changements d'humeur surprenants, Il vous sourit, il vous berce, il vous cajole avec une coquetterie toute féminine ; et tout-à-coup le traître se

hérisse, grimace, mugit comme un sauvage—pardon, bons montagnais—j'ai voulu dire, comme un iroquois !

Heureusement, à l'endroit où nous sommes il n'a pas de profondeur et nous pouvons nous moquer de sa rage ; car à plus d'un demi mille du rivage nous aurions à peine de l'eau jusqu'à la ceinture.

La vague n'est donc pas forte, mais le vent souffle avec une telle furie que l'eau poudroie comme la neige folle de nos hivers.

A notre grand regret il faut dire adieu à Mistassini et virer de bord. Mais en revenant vers la Pointe-Bleue le lac se creuse, la vague grossit et nous prenons bientôt un bain de siége au fond de nos canots.

La Pointe-des-sauvages est devant nous,

et nos canotiers se déclarent impuissants à la doubler. Nous prenons terre dans une anse, et comme la distance qui nous sépare de la *Mission* n'excède pas trois milles, nous laissons là canots et canotiers et nous revenons à pied.

Un spectacle intéressant nous attendait. Un jeune montagnais et une jeune montagnaise venaient de se décider à renoncer au célibat.

Ni l'un ni l'autre n'y songeaient la veille. Mais la vue du missionnaire, et la pensée qu'il ne le reverrait que dans un an, avaient réveillé dans le cœur du jeune sauvage un vague désir de s'adjoindre une compagne. Il allait s'enfoncer dans la forêt pour dix longs mois, et cette solitude l'effrayait un peu. Avec une bonne petite femme qui allumerait son feu, cuirait son caribou, et lui ferait un bon lit de

sapin sur la neige, l'hiver serait moins long.

Il communiqua son désir au P. Lacasse le matin après la messe, et lui nomma la jeune fille qu'il voulait épouser.

Elle, ne s'en doutait aucunement ; car on ne fait pas la cour chez les montagnais et l'on ignore complètement les fréquentations.

Il alla ensuite confier son secret aux parents de la jeune fille, et fit agréer sa demande, en vantant un peu—mais sans phrases—son habilité à peler l'écorce du bouleau, à fabriquer et conduire un canot, à tirer de l'arc et du fusil.

La jeune fille fut alors avertie, et se montra aussi bien disposée que......... nos jeunes canadiennes. Elle témoigna moins de satisfaction, mais ne fit pas plus d'objections.

Elle venait de donner son consentement quand nous arrivâmes, et nous assistâmes au mariage, avec une partie de la tribu.

A la porte de la chapelle, le nouveau marié s'avança vers nous et nous donna la main ; la nouvelle mariée se contenta de nous saluer, et nous les suivîmes.

Le mari marchait seul en tête, à plusieurs pas en avant de la nouvelle épousée, qui suivait, seule aussi, avec un air modeste et résigné, en souriant légèrement à ses amies rangées sur son passage. A quelques pas derrière elle venaient les assistants.

Arrivé à sa cabane le mari entra et laissa la porte grande ouverte. La femme suivit, la porte se referma, et les assistants se dispersèrent.

Au dehors, sur un petit feu, flambant entre deux pierres, la mère du nouveau marié préparait le dîner de noces. Il consistait en une crêpe très épaisse. Je ne dirai pas que ce menu me parut extravagant.

Le P. Lacasse nous rejoignit, et après nous avoir donné quelques renseignements sur les mariages montagnais, il nous raconta le trait suivant :

Un jeune couple montagnais se trouvait un jour agenouillé au pied de l'autel pour recevoir le sacrement de mariage. Mais quand vint le moment de prononcer le oui final —j'allais dire fatal—la jeune fille répondit énergiquement " non " et motiva son refus : " le jeune prétendant n'avait pas encore tué un caribou. "

Ce coup de théâtre causa un peu d'é-

moi dans la chapelle. Mais quand la jeune fille se fut retirée, le missionnaire éleva la voix et dit : s'il y a dans l'assistance quelque jeune fille qui veuille épouser l'homme ici présent, et si ses parents n'y objectent pas, qu'elle s'approche. Alors, une jeune fille se leva, échangea quelques mots avec son père agenouillé à ses côtés, et s'avança vers la balustrade. Le jeune homme tourna la tête, fit signe qu'il acceptait, et le mariage eut lieu.

Or—ce qui étonnera les jeunes gens, et non les hommes d'expérience—ces mariages impromptus ne sont pas plus mauvais que les autres.

Vers 5 h. p. m. le vent s'étant un peu apaisé, nos canotiers nous rejoignent. Nous remercions M. et Mme Otis de leur bonne hospitalité, et nous repartons

pour la Pointe-Bleue, escortés jusqu'au rivage par une grande partie de la tribu.

Le lendemain matin, le temps était magnifique et la surface du lac n'était qu'un peu ridée par une brise légère, mais cette brise pouvait fraichir, ét nous retarder encore, peut-être ; et nous n'avions plus que deux jours pour nous rendre à Chicoutimi.

Grâce à l'obligeance de M. Euloge Ménard, propriétaire du seul yatch qu'il y ait sur le lac St. Jean, nous nous embarquâmes tous ensemble dans son yatch, et nous mimes à la voile en trainant nos canots à la remorque.

Comme nous l'avions prévu, le vent augmenta, et nous nous estimâmes très heureux d'avoir sous nos pieds un fond plus solide qu'une écorce de bouleau.

Nous traversâmes le lac en droite ligne dans toute sa longueur.

Nos canotiers ne semblaient pas fâchés d'avoir déposé l'aviron, et dormaient profondément dans la chambre du yatch.

Pendant cette navigation très agréable, mais qui n'a rien d'extraordinaire et que tout le monde connait, je demande la permission de raconter l'histoire d'un excentrique dont le P. Lacasse et moi avons beaucoup parlé pendant ce voyage, et qui a laissé des souvenirs aux bords du lac St. Jean.

Je n'affirme pas que cette histoire soit vraisemblable. Je soutiens seulement qu'elle est vraie dans tous ses détails.

—

# VIII

**Un excentrique.**

—

Ce n'est pas mon portrait que je vais faire, ni celui d'aucun de mes compagnons de voyage.

Qui sait ? Il y a peut-être des gens qui seraient tentés de taxer d'excentricité mes deux excellents amis de France à cause

de leurs espérances légitimistes, et moi-même à raison de certaines idées sur notre droit civil ecclésiastique ! Mais je crois encore que l'avenir nous donnera raison, et je repousse pour nous trois l'épithète que je viens d'écrire comme titre.

Le P. Lacasse est, sans contredit, un original qu'on n'accusera jamais de plagiat. C'est lui qui, étant écolier, et ayant à faire une amplification sur la *découverte du Canada* l'écrivit en vers humoristiques, et débuta comme suit :

Le grand Jacques-Cartier
N'ayant pas de métier
Partit un jour de France
Pour courir une chance
Quand il sortit du port
Il ventait fort fort !

Ce qui lui valut une critique acerbe de la part de son professeur.

Mais je n'ai pas besoin de dire qu'il y a une différence énorme entre original et excentrique, et que le professeur avait tort. En fait de vers humoristiques, il y en a de plus mauvais que l'Académie a couronnés. Enfin, je ne veux pas parler de Thomachiche qui est bien un type à part et très étonnant mais qui par sa paresse naturelle d'esprit et de corps rentre dans la catégorie générale des hommes.

Non, le type que je veux vous présenter, lecteur, n'est ni français, ni canadien, ni montagnais : il est anglais, pur sang, et beaucoup de gens l'ont connu il y a quelques années sous le nom de Lord G.

Appartenait-il au Club des Excentriques de Londres ou à celui de New-York ? Je n'en sais rien ; mais ce que je puis affirmer c'est qu'il était plus excentrique que

l'anglais Philéas Phogg qui fit le tour du monde en 80 jours, et que l'américain Corsican, qui avait parié faire le tour de la Mer Rouge à pieds, en marchant à reculons.

C'était un noble fils d'Albion, célibataire et millionnaire, très bien doué mais très blasé, surmenant sa vie afin d'en finir, et très embarrassé de sa fortune dont la dépense était pour lui un travail énorme.

La première fois qu'il vint en Amérique c'était pour y chasser l'ours gris. Il débarqua à New-York, et fut un peu étonné d'apprendre qu'il n'y avait pas d'ours gris dans le voisinage, et qu'il fallait faire une course à l'ouest. A Chicago, son étonnement augmenta, lorsqu'on lui apprit qu'il ne rencontrerait l'ours gris que dans les Montagnes Rocheuses, et que pour l'atteindre il lui faudrait passer

à travers quelques tribus de Sioux et d'autres sauvages qui n'avaient pas l'humeur pacifique—malgré le voisinage de l'océan de ce nom.

Mais Lord, G. était un de ces hommes que les obstacles irritaient et entêtaient ; et s'il avait projeté de traverser l'océan un jour dit, et que ce jour là aucun vaisseau ne pût parti il serait parti à la nage.

Il voulait tuer un ours gris, c'était son dada ; que dis-je ? cet ours, non pas noir, ni blanc, mais gris était devenu le but de sa vie ..et de sa carabine !

Il s'informa des forces des Sioux, et d'une ville à l'autre il engagea des hommes qu'il arma de pied en cap et qu'il munit de chevaux. Quand il sortit du dernier village civilisé, il était accompagné de cent cavaliers armés jusqu'aux dents.

Les Sioux lui barrèrent le passage. Mais il leur passa sur le corps et se battit comme un ours blanc, pour arriver jusqu'à l'ours gris, l'objet de ses rêves.

Enfin, après une odyssée qui ne fut pas sans périls, il atteignit un ours gris dans un pli sauvage des montagnes le tua et revint triomphant en écrasant encore quelques bandes de Sioux, embusqées sur son passage.

Un seul jour—celui de la mort de l'ours gris—il avait trouvé la vie belle. Il se reposa quelque temps sur ses lauriers, ou plutôt sur sa peau d'ours gris, et dans l'hiver suivant il était sur un des sommets des Laurentides, dans un de ces *camps* qui s'é.èvent de distance en distance le long du chemin du gouvernement canadien, qui s'étend de St. Urbain à la Grande Baie. Il cherchait un orignal.

Le but suprême de son ambition et de ses espérances, l'unique intérêt de sa vie était désormais l'orignal des Laurentides. A tout prix, il lui fallait un tête-à-tête avec cet énorme habitant de nos forêts.

Parti de Québec avec son médecin, son cuisinier, plusieurs domestiques, et un bagage énorme, il était arrivé sans accident aux bords du petit lac Ha! Ha!, et il y attendait un sauvage, qui faisait la pêche sur un lac voisin et qu'il avait mandé.

Quand le sauvage arriva au *camp*, Milord lui dit, en français :

—" Paul, tu as coutume de chasser le caribou et l'orignal ?

—Oui, Milord, un peu.

—Eh bien, peux-tu me dire où je trouverais un orignal ?

—Oui, Milord, c'est-à-dire que je peux te vendre un *ravage* d'orignal.

—Qu'est-ce qu'un *ravage* d'orignal ?

—C'est la *piste*, Milord.

—Et c'est une *piste* que tu veux me vendre ?

—Oui.

—Et en suivant cette piste, es-tu bien sûr de trouver l'orignal ?

—Ben...je pense.

—Et si nous ne le trouvons pas ?

—Ben...c'est pas de ma faute.

—Et combien le vends-tu ce *ravage* d'orignal ?

—Douze piastres.

—Douze piastres ?

—Oui.

—Est-ce loin ?

—Non, c'est icite, là, en arrière, trois jours de marche.

—Trois jours de marche ! Pour aller et revenir ?

—Non, Milord, pour aller seulement.

—Diable ! Et il n'y a pas de chemin ?

—Oh ! non.

—Et c'est toujours du bois et des montagnes ?

—Oh ! oui.

—Et peux-tu nous guider comme il faut à travers les neiges, les lacs et les rivières ?

—Oh ! oui.

—Pour tes douze piastres ?

—Oh ! non, Milord ; les douze pias-

tres, c'est pour le *ravage*. Pour moi, tu me paieras $2.00 par jour.

—Eh bien, nous partirons demain matin. Tu vas aider mes hommes à préparer tout ce qu'il faut.

Paul se mit à l'œuvre, et le lendemain matin la caravane partit.

Le sauvage marchait en avant, le fusil dans une main, et la hache dans l'autre, pour abattre les branches, les taillis, et frayer le passage.

Puis venaient quelques hommes avec des traînes sauvages emportant une tente, un petit poêle, des couvertures, des provisions et surtout des caisses de cognac et de vin.

Sa Seigneurie marchait à la suite accompagnée de son médecin et de deux

domestiques armés qui formaient l'arrière garde.

Il neigeait, et la caravane avançait lentement, Il fallait arrêter souvent pour donner à boire à Sa Seigneurie qui était un consommateur insatiable de cognac. Puis, de temps en temps, Milord s'embarrassait dans ses raquettes ou dans les branches et tombait de tout son long. Le médecin et les domestiques accouraient, le relevaient, secouaient et brossaient ses vêtements, et la caravane reprenait sa marche.

Vers midi l'on s'arrêtait dans quelque épais fourré, on fabriquait un siége et un lit de branches de sapin pour Sa Seigneurie, et l'on prenait un *goûter* froid soigneusement arrosé. Le soir venu, on dressait la tente, on la pavait de branches de sapin, on y montait le poêle, et le cui-

sinier préparait un diner chaud dont le menu ne laissait guère à désirer. Car tout en cheminant Paul avait tué des perdrix, des lièvres, des écureuils, et toutes ces viandes mêlées aux conserves alimentaires pouvaient couvrir une table de bonne dimension.

Sa Seigneurie dégustait tous ces plats tantôt avec délices, tantôt avec l'air ennuyé d'un sybarite blasé. Puis après avoir ingurgité de nombreux verres de vin et d'eau-de-vie et plusieurs tasses de thé et de café, Milord s'étendait sur une épaisse couche de branches de sapin, enveloppé dans d'immenses couvertures et dormait jusqu'au matin.

On marcha ainsi trois jours, sans nouvelles de l'orignal; mais le quatrième jour au matin Paul annonça qu'on rejoindrait l'orignal vers midi.

En effet, à l'heure dite, Paul aperçut au bord d'une clairière, le grand seigneur de nos forêts, nonchalamment couché dans la neige.

Sa Seigneurie ennemie était d'une taille énorme, et portait sur sa tête un bois qui ressemblait à un arbre ; elle ruminait paresseusement et ses grands yeux placides inspectaient mélancoliquement l'horizon. On eut dit Victor Hugo songeant, et traçant dans son esprit les grandes lignes de sa Légende des Siècles.

Les deux seigneuries étaient donc en présence et le tête-à-tête tant désiré allait avoir lieu. La caravanne s'arrêta et Paul s'approcha de Lord G. qui avait défendu strictement à tout autre de tirer.

Viens, Milord, dit Paul en lui montrant du doigt le seigneur de nos grands bois,

le voilà, l'orignal, tire. Lord G. arma sa carabine.

Mais, racontait Paul quelque temps après, milord avait des lunettes et ses lunettes étaient couvertes de glace. Il tira son mouchoir, essuya ses lunettes, les rajusta sur ses yeux, épaula sa carabine ; mais, ô fatalité, l'orignal avait déjà filé et Milord ne vit que son panache immense s'enfuyant à l'horizon et disparaissant dans l'épaisseur de la forêt.

Milord eut une crise qui se manifesta par des mouvements nerveux et des imprécations ; quand il fut calmé, il demanda au sauvage s'il y avait quelque chance d'atteindre l'orignal en le poursuivant. Mais Paul répondit qu'il y avait très peu d'espoir, que l'orignal serait désormais sur ses gardes, qu'il irait bien loin et ne s'arrêterait que dans des endroits décou-

verts, ou ils serait impossible de l'approcher.

On décida de revenir. Mais sa Seigneurie était d'une tristesse sombre et tout l'exaspérait. Son médecin et le sauvage lui proposèrent de chasser le caribou, en revenant—les caribous étant plus nombreux et plus aisés à atteindre.

Mais Lord G. leur répondit par un sourire dédaigneux qui signifiait " pour qui me prenez-vous ? Quand je veux un orignal, est ce que je me soucie du caribou ?

Le retour exigea quatre jours de marche, et le cuisinier, qui était français, disait en regardant son maître : c'est Napoléon III revenant de Sedan.

C'était cela. Lord G. avait capitulé, pour la première fois de sa vie, peut-être.

Cet échec n'adoucit pas son caractère,

et il s'en vengea l'été suivant sur les *ouananiches* du lac St. Jean.

Un matin, il débarqua à Chicoutimi accompagné de son personnel domestique ordinaire. Il fallut deux jours pour compléter les préparatifs de l'expédition. Il passa tout ce temps dans une chambre d'hôtel. Son hotellier m'a raconté qu'il avait constamment sur sa table du café, du thé, du cognac, du champagne, du soda et d'autres breuvages dont il prenait alternativement une gorgée. Comme on a pu le voir déjà, l'excentricité de cet homme avait une spécialité : la gourmandise.

Il partit de Chicoutimi pour le lac avec douze voitures chargées de provisions et de bagages. Ce n'était pas Napoléon partant pour la Russie, puisque le grand

homme de guerre n'emportait toujours avec lui qu'un léger bagage.

Je ne puis pas énumérer tous les objets qui composaient l'étrange ménage de notre excentrique. Il en est dont une plume décente ne saurait écrire le nom.

Qu'il me suffise de dire qu'il ne voulait, même sur les bords du lac, manquer de rien de ce que l'on trouve dans les maisons les mieux meublées et approvisionnées, et qu'il avait, entre autres meubles, un excellent lit, des fauteuils de différentes formes, des coussins en caoutchouc pour s'asseoir sur l'herbe, des hamacs pour se bercer à l'ombre des arbres, des pipes de tout genre et du tabac sous toutes les formes, vingt caisses de cognac, des vins en proportion, des provisions de toutes espèces, des livres et jusqu'à un *harmo-*

*nium* qu'un jeune pianiste jouait pour le distraire.

C'était l'antipode de Robinson Crusoé, et jamais le Lac St. Jean n'avait vu pareil spécimen des produits de la civilisation.

Il passa 15 jours sur les bords du lac, avec sa colonie. Mais il ne faisait pas la pêche en amateur : la ligne exige une patience qu'il n'avait pas, et d'ailleurs, il voulait, je l'ai dit, se venger sur les poissons du lac de son échec auprès de Sa Seigneurie, l'Orignal.

Il possédait une seine en soie tordue qu'il avait payée mille piastres. C'est avec cet instrument qu'il fit la pêche, et pendant ces 15 jours il prit quinze à dix-huit cents ouananiches qu'il laissa mourir sur la grève, et qu'il fit rejeter ensuite à l'eau.

Cet homme avait l'instinct de la destruction, et comme, en définitive, la destruction n'apporte guère de jouissances, il avait des heures de spleen indescriptible que les plus douces mélodies de l'*harmonium* ne pouvaient dissiper. Nouveau Saül, égaré sur cette terre misérable, il n'avait pu y trouver un David.

Il aurait infailliblement détruit tout le poisson du lac St-Jean, si l'agent des pêcheries, informé des amusements désastreux de Sa Seigneurie, n'était venu enfin confisquer sa seine.

Cette confiscation ne lui redonna pas la joie et la paix perdues. Il entra dans une colère bleue contre les hommes et les choses ; il chargea de malédictions ce pays tyrannique où un pauvre malheureux ne pouvait pas s'amuser à débarrasser un

lac de ses horribles poissons ; et il revint à Québec, où le gouvernement eut la faiblesse de lui remettre sa seine.

Quelque temps après, le P. Lacasse le rencontra sur la côte du Labrador, faisant encore la pêche et la chasse. Un petit steamer nolisé par lui seul était venu l'y déposer, avec sa bande composée de vingt-cinq hommes. Pour avoir toujours des viandes fraiches à sa disposition, il avait emporté avec lui quelques jeunes bœufs très gras, une trentaine de moutons, plusieurs porcs, et des volailles de toutes espèces.

Un jour son cuisinier français se négligea et le diner fut manqué. Lord G. se mit à la recherche d'un nouveau serviteur, et comme les hommes sont rares sur ces côtes sauvages il s'adressa au P. Lacasse. Celui-ci répondit qu'il ne connaissait qu'un

homme disponible, et que cet homme étant infirme ne pouvait guère travailler.

—" Il n'aura rien à faire qu'à regarder," reprit Lord G.

—Dans ce cas, dit le Père, je vais mander cet homme.

L'infirme vint, et sa Seigneurie l'engagea à raison de $50, par mois, en lui disant : " vous passerez la journée assis dans la porte de cette tente à surveiller mon cuisinier, et vous me rendrez compte de sa conduite. "

Quelques jours après le dîner fut encore manqué.

Alors il se passa quelque chose de comique. Quand vint l'heure de préparer le dîner le lendemain, Lord G. se fit installer dans un fauteuil à quelques pieds du

gardien de son cuisinier, avec un domestique tenant une ombrelle sur sa tête pour le défendre de l'insolation ; et pendant la cuisson des plats, il surveillait le gardien, qui surveillait son cuisinier !

Ce surcroit de sollicitude assombrit encore Sa Seigneurie.

Les jours suivants, il semblait plus embarrassé que jamais de sa personne. De temps en temps, il appelait ses canotiers, montait dans un canot, et se faisait transporter sur une pointe voisine. Là un domestique l'installait dans un fauteuil lui allumait un cigare et le couvrait d'une ombrelle, quand il n'y avait pas d'arbre. Mais bientôt il jetait son cigare et prenait un livre ; un instant après il fermait son livre et montait sur quelque promontoire pour regarder au loin l'horizon.

Le pauvre homme ! c'est le ciel qu'il

eut dû regarder; mais il n'y songeait guère, et parlant un jour du P. Lacasse il avait dit: " si tous les prêtres n'avaient qu'une tête, je l'abattrais avec plaisir."

Une goëlette vint un jour jeter l'ancre dans une petite baie voisine. Lord G. se rendit à bord, et prévoyant qu'il allait manquer de cognac, il frêta cette goëlette, et chargea le capitaine, à raison de $300 pour le voyage, d'aller lui chercher six caisses de cognac à Québec.

Le cognac fut apporté, et quelques jours après Lord G. laissait la Pointe des Esquimaux pour n'y plus revenir. La vie lui paraissait plus intolérable que jamais.

Il se rendit à New-York, y fit imprimer une longue satire en vers contre le P. Lacasse, contre la maison Price, contre le Gouvernement Canadien, et sans l'avoir voulu—contre lui-même.

Quelque temps après des journaux américains annoncèrent qu'il s'était suicidé.

J'ai appelé cet homme excentrique ; mais j'aurais peut-être dû l'appeller l'homme sans religion. Car c'est vraiment la religion qui lui a manqué. Il avait une belle intelligence, et personne ne peut dire quelles œuvres cette intelligence éclairée par la religion eut pu produire. On a vu ce que l'irréligion en avait fait.

## IX

La Venise du Lac.

—

Pendant que je vous ai raconté cette longue histoire la brise a fait son devoir, et nous avons bien marché. Mais le vent tombe lentement, et réussit à peine à gonfler nos voiles quand nous arrivons vis-à-vis St. Jérôme. Notre yatch ralentit sa

marche, et lorsque de rares maisons échelonnées sur la grève à notre droite nous annoncent l'entrée de la Belle Rivière et St. Gédéon, il se contente de nous bercer dans les plis des grandes vagues adoucies, et nous n'avançons presque plus.

Adieu donc, beau yatch indolent, et vivent les canots d'écorce !

Nos canotiers sont frais et dispos, et les avirons frétillent dans leurs mains comme des queues de poissons.

Peu à peu la surface du lac s'aplanit complètement, notre course se précipite, et nous circulons légèrement au milieu des ilots nombreux qui avoisinent l'ouverture de la *Petite Décharge.*

Quel panorama inimaginable ! Quelle nature enchanteresse ! C'est ici la Venise du Lac, mais la Venise indigène, telle que

la nature l'a faite et non pas construite par les hommes. A la place des palais vénitiens, ce sont des berceaux de verdure flottant légèrement sur le cristal des eaux, des jardinières élégantes posées sur des piédestaux d'ardoise, des bouquets de cèdres odoriférants plantés dans des corbeilles de granit, des touffes ombreuses de sapins entourées d'une frange de mousse et plongeant leurs racines dans le lit du lac, des groupes de rochers abrupts et nus, laissant tremper autour d'eux leurs larges ceintures de sable. Puis, au milieu de ces ilots innombrables, qui feraient les plus charmantes villas de plaisance, serpentent les lagunes sinueuses, limpides, éclatantes, cent fois plus belles que celles de Venise, ouvrant des échappées de vue immenses sur le lac, ou longeant des verandas verdoyantes.

Cet archipel en miniature est le plus joli que l'on puisse voir. On dirait que quelque joaillier céleste, messager de quelque bonne nouvelle pour les premiers habitants du Lac St. Jean, y a laissé tomber une poignée d'émeraudes en reprenant son vol vers le ciel. Ou bien encore pourrait-on imaginer peut-être que le Créateur, après avoir creusé ce beau lac, pétri et orné ses rivages, y a secoué légèrement ses doigts divins.

Quoiqu'il en soit, ce groupe d'ilots ressemble à un jardin d'Armide dont les allées, capricieusement tracées, seraient pavées en glaces de Venise.

Il est près de 4 h. P. M., et la faim se fait sentir même au milieu de cet éden, qui, grâce à Dieu, n'a pas un seul fruit défendu. Un ilot charmant arrondit devant nous une anse de sable des plus mi-

gnonnes, et nos canots courrent s'y reposer.

Nous sautons à terre, nous traversons l'ilot en quelques gambades, et de l'autre côté nous découvrons un bain spacieux, que la nature a creusé dans le sable et que le soleil caresse. En un instant nous y plongeons, et M. de Foucault qui est excellent nageur y prend tous les ébats d'un canard.

Pendant ce temps-là, Patrick a fait du feu et prépare le dîner. Il n'y a pas un fil de vent, et la fumée bleuâtre de notre wigwam s'élève droite au-dessus des grands arbres, comme une flèche montagnaise.

Quelques rochers de granit à l'ombre de jeunes cèdres nous servent de table et de fauteuils. Le service est en écorce.

Nous avons bien quelques assiettes ; mais nous avons décidé que la faïence en cet endroit serait prosaïque, et que si la Venise italienne a ses verreries, la Venise du lac a ses écorces de bouleau qui forment un service élégant quand elles sont ciselées par le canif de Canova....pardon, de Patrick. La faïence est donc proscrite, et nous buvons et mangeons dans l'écorce de bouleau.

Ah ! lectrices, je vous vois faire la moue ; et quelques-unes de vous, moins aimables, font même la grimace. Mais, comme vous avez tort, et comme vous seriez étonnées si je vous énumérais le menu de ce diner merveilleux !

Les plats de résistance étaient surtout nombreux, et comprenaient un petit ragout de mouton, du dinde rôti et de la perdrix aux choux. Les vins n'étaient pas

variés, mais comme ils sortaient de ma cave je ne puis que laisser entendre qu'ils étaient bons.

Il faut bien reconnaître que le dessert laissait à désirer. Mais la joie y suppléait amplement, et Patrick, pour nous le faire oublier tout-à-fait, nous versa dans des tasses de vrai Venise, je veux dire d'écorce, un thé, mais un thé extraordinaire, capable de nous faire danser la carmagnole, à nous légitimistes !

Et d'ailleurs, au milieu de cette nature ravissante avions-nous besoin de dessert ? Personne n'y songeait, et tous les gosiers avaient envie de chanter. Je crois même avoir surpris M. Jannet fredonnant un chant provençal, tiré sans doute des *Iles d'Or* de Mistral.

Le P. Lacasse surtout ne pouvait se

retenir, et il n'avait pas encore vidé sa seconde tasse de thé qu'il entonna d'une voix forte :

> Réveille-toi, Venise la jolie,
> Voici venir ton carnaval joyeux....

Je ne vous ai pas dit que c'était là son chant favori, qu'il nous l'avait chanté plus de vingt fois déjà, et que l'endroit où nous étions devait nécessairement le remettre sur ses lèvres.

Nous l'attendions et il ne nous surprit pas. Son genre nous était aussi devenu familier, et ce doit être le moment de l'apprécier—si j'en suis capable. Mais non, je ne le pourrais pas, et je jette ma langue aux chiens. Je ne comprends guère, je l'avoue, la musique de Wagner ; mais le chant du P. Lacasse est beaucoup plus étrange encore que les motifs du Thahauser.

Après l'avoir bien étudié—j'allais dire trop entendu—M. de Foucault et moi avons constaté qu'il se composait de notes qui n'existent pas. C'est quelque chose d'inimitable, et quelqu'un qui chanterait faux—en le faisant exprès—ne l'imiterait pas mieux que celui qui chante juste. C'est un chant en dehors du juste, et en dehors du faux. Les notes fausses que font trop souvent les chanteurs et les instruments ont une espèce d'existence, mais les notes du P. Lacasse n'en ont pas, pas plus que les fameuses lois que de plus fameux décrets prétendent mettre à exécution en France.

Ainsi quand il entonne :

**Réveille-toi, Venise....**

il tombe dès le second mot dans les notes non existantes, et il n'en sort plus.

Le succès qu'il a obtenu auprès de nous a été considérable, et j'imagine que les sauvages de ses missions lointaines l'appréciaient énormément.

C'est bien ça, lui disait le Comte, c'est tout-à-fait ça, et M. Jannet ajoutait : voilà la musique que j'aime !

Lorsque le bon Père a fini son "*Réveil de Venise*" M. de Foucault improvise le quatrain suivant, toujours sur l'air : *Deux voleurs m'arrêt'en route.*"

**L'excellent Père Lacasse**
**Pour prouver qu'il est français**
**De sa voix pleine de grâce**
**Chante comme un Montagnais.**

Et je continue :

**" C'est bien ça, lui dit le Comte,**
**Ce nouveau genre est charmant**
**J'aime cette voix qui monte**
**Et détonne carrément. " (bis)**

Le comte reprend :

J'admets que notre bon Père
Chante magnifiquement
Mais il faut qu'il se modère
Et se repose un moment.
Sinon, le long de la route
Il pourrait manquer de vent

Et je finis :

Qu'importe ? Père, j'écoute,
Chantez toujours carrément. (bis)

Certes, le P. Lacasse ne se fit pas prier, et il entonna :

" Brise du soir, brise à la fraîche haleine "

Ce qui fait le charme particulier de ce morceau dans la bouche du P. Lacasse, c'est qu'au moyen de je ne sais quelle transition impossible, les deux derniers vers de chaque couplet sont remplacés, air et paroles, par ceux de " Sylvio Pellico : "

Mais pourquoi n'es-tu pas ma brise d'Italie,
L'air embaumé de mon pays ?

Ni la brise du soir, ni celle d'Italie ne soufflaient à ce moment, mais le soir approchait, et nous levons le camp.

Nous côtoyons encore plusieurs ilots, et bientôt s'ouvre à droite une baie étroite et profonde que Thomachiche déclare être l'entrée de la *petite décharge* Patrick et les autres sauvages soutiennent le contraire ; mais Thomachiche paraît si sûr de son affaire que nous prenons son avis. Nous y entrons donc, mais avant d'arriver au fond de la baie, Thomachiche reconnaît son erreur et nous revenons sur nos pas. Les autres sauvages se moquent de lui, et comme il nous a fait perdre du temps nous lui faisons son procès. Malgré un plaidoyer éloquent de M. Jannet, qui s'est fait le défenseur de Thomachiche, ce dernier est déclaré coupable, et je le con-

damne à 15 jours de prison, qu'il devra subir en arrivant à Chicoutimi.

Pendant ce temps-là nous sommes arrivés à l'ouverture de la *Petite Décharge*, et Mr de Foucault a pris un brochet énorme que nous dégusterons au souper.

L'entrée de la décharge est fermée par une écluse dans laquelle s'ouvre une glissoire assez étroite. L'eau du lac s'y précipite avec violence, et bondit en écume de rochers en rochers jusqu'à une distance de plusieurs arpents, où le niveau s'aplanit, et où la rivière prend un cours paisible. Il y a si peu d'eau et tant de cailloux dans ce premier rapide qu'on ne peut songer à le sauter.

Il faut donc faire un portage, et nous partons en avant, suivant un sentier mal tracé à travers le bois. Thomachiche nous

suit avec son canot sur les épaules, d'autres portent les bagages, et nous supposons que Patrick et Tienniche forment l'arrière-garde Mais au moment où je laisse le bois pour suivre le rivage que je crois un meilleur chemin, j'aperçois du haut d'un roc Tienniche et Patrick en canot descendant comme un vertige au milieu des rochers, et bondissant sur les vagues bouillonnantes avec une effrayante rapidité. Tout-à-coup, je vois Patrick debout à l'avant du canot, cherchant du regard une issue au milieu des roches menaçantes, sautant sur une pierre avec l'agilité d'un chat, saisissant le canot d'une main, lui faisant décrire un demi cercle autour de la pierre, et remettant le pied dans l'embarcation qui reprend sa course vertigineuse—tout cela dans un clin d'œil.

Quand nous arrivons tous au pied du

rapide, les deux intrépides canotiers nous attendaient dejà depuis longtemps ; mais ils ruisselaient encore de sueur.

Nous reprenons notre course en canot, et nous rejoignons bientôt deux petits canards plongeurs auxquels nous donnons la chasse. Mais ils sont d'une espèce inconnue au Comte, et lui causent des tribulations ; car ils ne font qu'apparaître et disparaître, tantôt en avant, tantôt en arrière. Au second coup de fusil, les deux petits ont l'habileté de se séparer, et nous nous acharnons sur le plus rapproché des deux. Le troisième coup de fusil l'atteint, et pendant ce temps là l'autre a disparu.

Mais voilà qu'à notre gauche une petite rivière se précipite en cascade dans la *décharge* et forme une anse charmante. A côté s'élève un plateau, couronné d'arbres,

qui nous invite au repos. Il se fait tard et l'endroit nous séduit. Encore quelques coups d'aviron, et nos canots vont se blottir au pied de la cascade.

Mais le comte de Foucault regrette le canard absent. C'est une veuve désolée, ou un veuf inconsolable qu'il conviendrait de réunir à son conjoint. Nous repartons tous deux pendant que les sauvages dressent la tente. Je conduis le canot, et le comte est à l'affut, en avant. Le canard solitaire montre bientôt sa tête, et après une courte poursuite le second coup de fusil lui fait faire la planche. Nous revenons satisfaits.

Notre campement de nuit est ravissant, et le chant seul de la cascade éclipse les plus grands efforts artistiques du P. Lacasse.

Après un souper qui dût être léger à cause du diner de Gargantua que nous avions fait, et la prière à haute voix en Montagnais, que nous répètons tout bas en français, nous nous étendons mollement sous la tente.

Mais au lieu de dormir, nous causons.

Que de bons mots ! Que d'éclats de rire ! Que d'histoires, dont chacune doit toujours être la dernière, et qui se succèdent pourtant sans interruption pendant quelques heures !

Que nous nous sentions joyeux, et que nos langues étaient alertes ! M. Jannet était d'une gaité d'enfant et d'une verve inépuisable Je ne crois pas qu'aucun de nous oublie jamais cette folle soirée.

Il était minuit passé, quand le bruit monotone de la cascade parvint à nous endormir.

# X

**Les voix de la nature.**

—

Dès six heures du matin nous étions sur pieds ; mais je n'affirmerais pas que nous fussions bien réveillés. Nous prenons à la hâte une tasse de café et un biscuit, et nous nous recouchons à demi dans nos langoureuses voitures d'écorce.

La rivière se creuse et s'élargit à la fois. Une brume légère s'élève paresseusement de l'eau et accroche ses flocons de neige aux flancs des rochers, ou à mi-hauteur des grands arbres. On dirait des falbalas de dentelle blanche sur des robes foncées.

Comme nous-mêmes, la nature paraît encore assoupie dans les langueurs du matin. Elle attend son bien-aimé, le soleil, que la lumière précède comme un avant-coureur, mais qui n'a pas encore montré sa face rayonnante dans le fond des ravins où les eanx du grand lac se précipitent.

A demi voilés par les vapeurs de l'aurore, les sapins et les épinettes dressent leurs cônes immobiles au bord des falaises tantôt abruptes, tantôt en pente douce ; et dans quelques endroits plus bas, des cèdres courbés se penchent sur les ondes noires.

Ailleurs, des bois de bouleaux gravissent les flancs d'un coteau, et leurs troncs blancs nous apparaissent dans le lointain comme une étrange colonnade de marbre.

O nature ! Que de beautés t'enveloppent comme un vêtement !

Si je lève les yeux, j'admire le firmament avec cette inimitable couleur d'azur dont on a fait l'emblême de l'illusion, et si je les abaisse c'est pour les reposer sur les gazons et les bois dont la verdure symbolise l'espérance. Et c'est ainsi que nous traversons cette vie, l'illusion couvrant nos têtes, et l'espérance se fanant et reverdissant autour de nous et sous nos pieds !

Mais comme il y a des hommes assez matériels ou assez malheureux pour ne lever jamais leurs regards vers le ciel, Dieu a placé sous leurs pas, comme des

miroirs pour le refleter, les fleuves, les rivières et les lacs.

O nature ! Que n'ai-je tes voix innombrables pour célébrer tes beautés et rendre hommage à ton Créateur ! Je les entends tes voix, et il me semble que je les comprends, mais j'essaie en vain de répéter ce qu'elles me disent. Je sens qu'il existe, entre tous les objets que j'admire en toi, certaines relations mystérieuses, comme un fil téléphonique au moyen duquel s'échangent entre eux des colloques symboliques ; je sens que ce fil téléphonique passe par mon âme et y produit des vibrations enivrantes ; mais l'admirable langage qu'il me parle est intraduisible.

Le soleil ! Voici le soleil ! Il inonde tout de ses clartés, et répand sur toutes choses un air de fête et de bonheur. Quelques

champs cultivés apparaissent et semblent rire sous ses feux. Un grand ruisseau descend en tourbillonnant des collines ; mais en arrivant au bord de la rivière il est arrêté par l'écluse d'un moulin à demi caché dans un pli du vallon.

Çà et là, dans les endroits où le feu a dévoré les grands bois et n'y laisse plus que des souches noires et de grands squelettes calcinés, le sol est couvert de grandes bruyères dont les têtes sont des grappes de petites fleurs roses.

D'où viennent ces semences étranges ? Où étaient-elles avant l'incendie, et qui les a répandues sur cette terre en deuil pour la vêtir d'une immense écharpe rose ? Ah ! que de richesses le Créateur a prodiguées a notre terre !

Les anciens disaient que la nature a hor-

reur du vide : on devrait plutôt dire qu'elle a horreur de la mort, La vie croit sur tous les tombeaux, et pour que nous ne perdions jamais de vue nos glorieuses destinées, Dieu a mis sous nos yeux une nature où tout ne meurt que pour revivre.

Oui, ce qui est vraiment remarquable, c'est la surabondance de vie qui circule dans toutes les zônes de la création. En ce moment, les oiseaux voltigent sur nos têtes pendant que les poissons glissent sous les canots qui nous portent. La vie monte et descend dans les arbres qui nous ombragent, et sous les gazous qui tapissent leurs racines vivantes, le ver et l'insecte creusent leurs chemins et bâtissent leurs demeures.

La vie ! Partout la vie ! La mort même engendrant la vie ! Dépérissement et renouvellement universels et perpétuels !

La jeunesse à côté de la décrépitude ! La croissance sortant de la destruction ! La résurrection de tous les instants voilant la mort de tous les jours ! O prodige permanent, dont on ne scrute pas assez les mystérieuses profondeurs, et qui devrait nous rappeler toujours nos immortelles destinées ! Puisque toute matière revit cesse, pourquoi nos corps ne revivraient-ils pas, et pourquoi nos âmes mourraient-elles ?

# XI

**Les premiers sauts.**

—

Pendant que je m'abandonne, dans une demi-somnolence, à ces rèveries consolantes, mais qui m'entrainent sur la pente de la mélancolie, nos canots ont bien marché, et nous sommes arrivés à un ilot qui nous barre le passage. D'un côté un

simple filet d'eau sépare l'ilet de la terre ferme ; mais de l'autre, la rivière se précipite dans une descente rapide au milieu de cailloux qui montrent leurs têtes noires au-dessus des vagues en ébullition.

Une vingtaine d'hommes, employés par la maison Price, y travaillent en ce moment à remettre à l'eau de nombreux billots que les eaux du printemps ont entassés sur les rochers. Nos canots s'arrêtent à la tête du rapide, et Patrick court sur une roche élevée en inspecter un peu le cours. Pendant ce temps-la, nous demandons au chef des travailleurs s'il est possible de sauter le rapide.

—Non, répond-il ; nous ne le sautons jamais. Il n'est pas long, mais il est traître, et deux canadiens, en voulant le sauter, s'y sont noyés l'année dernière.

Mais Patrick revient, reprend tranquillement sa place à l'avant du canot, en disant : nous allons sauter. Et nos canots s'avancent doucement, prudemment, en rasant le rivage de manière à n'être saisis qu'au dernier moment par l'irrésistible attraction de la chute. On dirait des chats se repliant sur eux-mêmes pour s'élancer plus loin, et de fait nous avons un bond terrible à faire. Il s'agit de passer entre un petit promontoire de roc, taillé à pic, et un gouffre profond qui s'ouvre en face à quelques pieds de distance seulement. Mais ce passage très étroit est en même temps un versant très incliné du côté du gouffre où l'eau se dérobe.

Les canotiers échangent quelques mots en montagnais, et nos lèvres sont muettes pendant que nos cœurs palpitent. Les employés de la maison Price ont laissé

leur ouvrage, et sont accourus sur le promontoire pour nous voir sauter.

Tout à coup nos canots sont entrainés avec frénésie, rasent le rocher, et prompts comme des flèches virent en travers pour éviter le gouffre qui n'atteint que l'arrière des canots. L'onde bouillonnante jallit jusqu'à nos têtes, et les deux rameurs de l'arrière Thomachiche et Tienniche sont littéralement inondés. Les travailleurs poussent des acclamations du haut des rochers, et nous leur répondons avec enthousiasme.

Le saut périlleux est fait, et les ondes blanches d'écume, courant encore comme des chevaux au galop, nous emportent bien loin en quelques minutes.

Peu à peu, le cours de la rivière se ralentit et devient plus régulier. Les avirons

travaillent davantage, et bientôt nous apercevons sur une éminence une maison et plusieurs autres bâtiments s'élevant en face de nous, et se reflètant dans les eaux paisibles dont le cours est interrompu.

C'est la *Dalle*. Il y avait jadis à cet endroit une grande chute ; mais aujourd'hui la rivière est presque entièrement fermée par une large écluse dans laquelle s'ouvre une dalle spacieuse et longue de plusieurs arpents. L'eau s'engouffre dans cette dalle, et y pousse les billots de toutes dimensions, les charrie à grande vitesse et va les précipiter d'une grande hauteur dans un bassin, où la rivière reprend son cours régulier et les emporte.

Il faut donc ici faire portage, et nous sommes enchantés d'avoir à nous servir un peu de nos jambes.

Nous pourrions prendre le déjeuner chez M. Boulanger, qui nous invite à entrer ; mais nous avons pris goût à la vie sauvage, et nous préférons aller déjeuner en bas du portage, sous les arbres de la grêve.

Nous cheminons en fredonnant, nos paletots sur le bras, et nous préludons au déjeuner en mangeant des framboises qui rougissent tous les buissons du sentier, et qui sont encore fraiches et trempées de la rosée du matin.

M. Scott, agent de la maison Price, a voulu absolument nous donner un guide pour nous indiquer le chemin qui est pourtant très bien tracé. Arrivés à un grand pont nous apercevons Tienniche et Patrick qui venant derrière nous se sont arrêtés au bord de l'eau et se disposent à monter en canot.

—Mais ce n'est pas possible, dit le guide, vos sauvages n'ont pas l'intention de sauter ce rapide. Jamais âme qui vive n'a passé là.

Pendant qu'il parle, Patrick et Tienniche se sont lancés dans le tourbillon, et le canot semble avoir des ailes.

Monsieur, me dit notre guide, arrêtez-les quand ils passeront sous ce pont, car ils vont certainement se briser là-bas. Il y a là—et le guide m'indiquait l'endroit du doigt—une batture de roches qui barre entièrement la rivière, et il n'y passe pas assez d'eau pour qu'ils puissent sauter.

A ce moment le canot glissait comme une flèche entre les arches du pont. Je crie à Patrick d'arrêter, je lui montre au loin la barre d'écume qui les menace. Mais il pousse un cri de joie, et l'instant d'après ils sont arrivés à la batture.

Quelques grands coups d'aviron en travers les rapprochent du rivage, et au moment où le canot va toucher les écueils, les deux rameurs l'arrêtent brusquement en plantant leurs avirons entre les pierres, sautent à l'eau qui monte à leurs genoux, le soulèvent d'une main, font quelques bonds, et vingt à trente pieds plus loin rembarquent, et.... vogue le canot.

Emerveillés, nous les avons suivis du regard, et nous reprenons notre marche au milieu des jeunes merisiers, et des franboisiers chargés de fruits.

Thomachiche et les autres montagnais, portant l'autre canot et les baggages, nous suivent, et bientôt nous débouchons sur la grève où nos deux héros nous attendent, auprès d'un bon feu qu'ils ont allumé pour préparer le déjeuner.

Il est près de dix heures, et nous faisons honneur aux conserves alimentaires, et aux canards de M. de Foucault que Patrick a fait cuire très.... proprement.

Il y avait parmi les conserves de MM. Massé et Frères des pâtés d'ortolan truffés qui nous semblaient un peu lourds pour nos estomacs, et nous les fîmes goûter à Thomachiche pour savoir ce que son estomac en dirait. Mais le colosse les a avalés sans les goûter, et son estomac n'en a rien dit; on ne sait pas même s'il en a eu connaissance.

# XII

Quelques couplets.

—

Rien ne met en belle humeur comme un estomac content. Or, après le déjeuner que nous venons de prendre, tous les estomacs paraissent satisfaits.

Les canots seuls semblent moins légers. Mais l'endroit d'où nous partons est au

milieu d'un rapide, et les flots qui se gonflent et bondissent nous entraînent au pas de course.

Le besoin de chansonner nous reprend, M. de Foucault et moi. Mon compagnon débute par un couplet joliment salé contre les dyspeptiques en général, et contre moi en particulier. Je ne le cite pas parce que.... je n'écris pas un traité d'hygiène, et parce que le diagnostic d'une maladie n'est pas toujours.... poétique.

Je réponds par le couplet suivant sur sa laborieuse chasse de la veille :

Quand il fut à la *décharge*
Deux canards désespérés
Auxquels la vie est à charge
Veulent être délivrés.
Alors ses mains redoutables
Pour achever leur tourment
En dix coups épouvantables
Les dépêchent carrément! (bis)

La première réplique du Comte est un coup de fusil sur un martin-pêcheur qui voltige de roche en roche, mais qui ne voltigera plus ; et la seconde est un autre coup sur un corbeau qui passait en criant sur nos têtes et auquel le comte ne donna pas le temps de faire quelque sinistre prédiction.

Ces répliques éloquentes sont vivement applaudies.

Je dirige alors mes épigrammes contre M. Jannet. Malheureusement M. Jannet est dyspeptique, et, comme celle de M. de Foucault, ma muse glisse dans l'hygiène, qu'elle mêle maladroitement à l'économie politique. C'est encore un couplet à supprimer.

Chansonnons donc les canotiers, me dit mon compagnon, et il commence :

Aux tourbillons faisons niche
Et moquons-nous de l'écueil ;
Le grand Patrick et Tienniche
N'ont-ils pas un bon coup d'œil ?
Que leur importe la lame ?
Qui bouillonne follement ?
Ils manient si bien la rame
Que nous sautons carrément ! (bis)

Ce couplet est suivi de trois vivats que nous poussons de toute l'énergie de nos poumons pour nos deux rameurs en chef.

Puis, j'entonne le suivant à la gloire de notre colosse :

Un rameur qui n'est pas chiche
De ses grands coups d'aviron
C'est l'énorme Thomachiche
Qui vaut seul un escadron.
Si dans les prochains rapides
Nous chavirons gauchement,
Sur ses épaules solides
Je m'assierai carrément ! (bis)

Des hourras répètent le nom de Tho-

machiche à tous les échos de la rivière. Nous acclamons également Malec, Jean-Baptiste et Paul, et pendant que les avirons redoubleut d'activité, nous chantons en chœur :

> Dites, la jeune belle,
> Où voulez-vous aller ?
> La voile ouvre son aile,
> La brise va souffler.

Après quelques fanfares de chasse, et quelques coups de fusil que les canards trouvent trop bien dirigés, nous revenons aux bouts rimés.

Jusqu'à présent, nous ne nous sommes adressé que des épigrammes, et il nous semble qu'il est temps de faire la part de l'éloge, et la faire aussi large que possible.... en vue de la postérité.

Voici donc les grains d'encens que nous

nous faisons modestement bruler sous le nez.

C'est toujours, M. de Foucault qui commence, et il paraît que c'est de moi qu'il parle ainsi :

**Avec nous chante un poête**
**Mélodieux et charmant ;**
**L'entendre, c'est une fête.**
**Quand sous le beau firmament**
**Il dit en voguant sur l'onde**
**Ses vers pleins de sentiment,**
**Il enchante tout le monde**
**On l'applaudit carrément. (bis)**

Ces vers me vont d'autant mieux au cœur que le P. Lacasse et M. Jannet battent des mains. Je me sens pris de remords en me rappelant mes couplets sur les premiers échecs de chasse du Comte, et je répare mon injustice, en lui adressant cette nouvelle strophe :

Son esprit, quand on lui touche,
Est un fusil bien monté
Qui toujours a sa cartouche,
Et qui n'a jamais raté.
Sa verve est intarissable
Et pétille constamment,
Et sa muse fort aimable
Nous chansonne carrément ! (bis)

A ce moment, retentit au loin un chant bien autrement puissant et beau que toutes nos rimes, et nous prêtons l'oreille. Quel concert d'acclamations et de plaintes étranges qui nous fait tressaillir ! Des voix sourdes et terribles, d'autres voix claires et sonores, les unes joyeuses et éclatantes, les autres voilées et plaintives mêlent leurs accords puissants dans une confusion bizarre mais très belle.

Qu'est-ce donc que cette musique dont les éclats ébranlent les collines, et font vibrer les grands bois.

Nous approchons toujours, et bientôt nous apercevons devant nous une effrayante bataille de lames qui se brisent en écumant les unes contre les autres ! Le concert, entendu de près, perd de son harmonie, et nous nous demandons qui pousse ces mugissements, ou plutôt ces beuglements formidables ?

C'est la Vache-Caille.

## XIII

### La Vache-Caille et le Rapide Gervais.

—

La Vache-Caille est à la fois une chute et un rapide, dont le cadre, les proportions et le mouvement sont admirables. Elle est formée par la réunion de la *Grande* et de la *Petite Décharge*, à l'extrémité Sud-Ouest de l'Ile d'Alma.

La Grande Décharge en y arrivant se précipite avec un fracas assourdissant dans une espèce d'escalier de rochers, et tel est le désordre avec lequel ses flots affolés se heurtent et se brisent les uns contre les autres, qu'au bas de la chute son énorme volume d'eau est entièrement réduit en écume et presque en vapeur.

Mais là se trouve une espèce de palier où l'écume redevient de l'eau courante, et se rencontre tout-à-coup dans le même lit, que les flots plus tranquilles de la Petite Décharge. C'est alors qu'il se produit un singulier phénomène.

Cette espèce de palier en pierre qui termine l'escalier de la Grande Décharge interrompt les vagues au milieu de leur chute, et celles dela Petite Décharge venant s'y joindre, le palier ne suffit plus à l'écoulement. Il se produit donc un gon-

flement prodigieux sur le bord même du palier, et la lutte s'engage entre les flots des deux Décharges pour savoir qui passera le premier.

Mais la masse d'eau tombée comme une avalanche de la Grande Décharge, est de beaucoup la plus considérable, et comme la Force est dans l'ordre physique la grande loi de ce monde, la *Petite Décharge* est obligée de retraiter, et, chose étonnante, le courant remonte sur une distance de quelques arpents.

Rien de bizarre et d'intéressant comme cette course ellyptique des flots de la Petite Décharge, qui arrivent en sautillant jusqu'au bord de la plate-forme et qui au moment de s'élancer en bas s'arrêtent soudainement par ce que la place est envahie. Après avoir échangé quelques coups avec les flots de la Grande Dé-

charge, ils ont bientôt constaté qu'ils sont les plus faibles, et faisant demi-tour à droite ils semblent dire à leurs adversaires : sautez les premiers, messieurs !

Ils remontent alors assez vivement, puis ils reviennent un instant après, toujours alertes ; mais à chaque tour il n'y en a toujours qu'un petit nombre qui réussissent à sauter, et ce sont les habiles qui se faufilent au milieu des ennemis. Car la Grande Décharge abuse de sa force, et ses flots turbulents envahissent tout l'espace comme des hordes de Cosaques.

Notre étonnement est grand lorsqu'en arrivant à l'endroit où nous présumons que l'attraction du rapide va se faire sentir, nous sommes subitement arrêtés par le courant qui remonte. Ce n'est qu'à force d'avirons que nous avançons encore lentement, et nous mettons pied à terre.

Patrick s'avance sur la grève, gravit un entassement de rochers, et de son œil perçant inspecte l'horizon. Il examine la surface liquide, et ses bouillonnements monstrueux. Il compte les écueils et les abîmes, il suit les courants, et par le seul aspect de l'eau il mesure sa profondeur.

A ce savant illettré qui n'a jamais étudié l'hydraulique, le dessus révèle le dessous, et s'il pouvait manier le crayon comme l'aviron, je suis sûr qu'il pourrait faire un dessin parfaitement exact du lit de la rivière par la seule inspection de la physionomie extérieure de l'eau.

Quand il a tout examiné et pris son parti sur la route à suivre, il revient à nous et dit :

Nous pourrions tous ensemble sauter ce rapide dans toute sa longeur, mais dans

les premiers tourbillons qui sont violents les canots prendraient beaucoup d'eau. Il vaut mieux que vous marchiez quelques pas, messieurs. Nous franchirons seuls la première chute, et nous vous reprendrons, ici près de ce gros rocher.

Nous nous conformons au programme et tout en cheminant sur les cailloux du rivage nous regardons faire nos canotiers.

Ils ont une peine infinie à triompher du courant de recul que j'ai signalé plus haut. Mais enfin ils arrivent au bord de la plate-forme qui précède l'effondrement, et tout-à-coup, comme des ballons captifs dont on brise les liens, les canots prennent leur élan. Ils glissent au fond d'un gouffre béant, comme des traînaux qui descendent d'une colline de neige, et l'on dirait qu'il vont s'enfoncer sous l'eau. Mais non, ils se relèvent fièrement et ils

s'élancent au sommet des grands ondulations, comme des oiseaux qui vont prendre leur vol.

En un clin d'œil ils sont à l'endroit fixé, où nous les accueillons avec des vivats prolongés, et nous embarquons.

Un seul coup d'aviron nous relance au milieu du courant, et nous faisons alors une course effrénée. Ce n'est plus une rivière qui nous entraîne, c'est un fleuve, mais un fleuve qui court comme un torrent, une énorme masse d'eau qui se précipite, qui bondit, qui se cabre comme un coursier, qui tombe en mugissant dans des caves profondes, et qui rejaillit en gerbes d'écume.

Mille obstacles se dressent devant les vagues effarées, mais elles sautent pardessus en hurlant, et rien ne les arrête.

Çà et là se présentent des impasses effrayantes, des abîmes pleins d'attraction, des tourniquets formidables, des embûches périlleuses, et l'émotion nous empêche de respirer ; mais chaque nouveau danger est un nouveau triomphe, et nos poitrines se dilatant enfin ne peuvent retenir des cris d'enthousiasme et de joie.

Le Saguenay a tant sauté, tant mugi, vaincu tant d'obstacles qu'il se repose enfin. Mais il ne s'endort pas : il continue de courir et sa course ne devient paisible que lorsque rien ne lui résiste plus.

Nous voguons ainsi plusieurs milles au milieu d'une série de paysages constamment variés.

Mais nous avons pris le goût des rapides dangereux et des émotions qu'ils causent. Ce n'est pas en vain que nous

sommes français et fils de français : une petite révolution, c'est-à-dire un rapide, nous serait un agréable passe-temps.

En dépit de la beauté, de la grandeur et de la variété des scènes qui se déroulent sous nos regards, cette navigation paisible va donc devenir monotone, et nous allons regretter les mugissements de la Vache-Caille, lorsque nous en entendons de semblables.

Nos cœurs palpitent, et bientôt nous voyons au loin devant nous un effrondrement subit de la plaine liquide et un tumulte effroyable de flots. C'est le rapide Gervais. Nous avançons toujours au gré du courant qui devient de plus en plus entrainant, mais les canotiers avironnent peu, ils prennent haleine et réservent leurs forces.

Bientôt Patrick se lève debout à l'avant, et cherche la route à suivre. Puis, indiquant de la main un pli du rapide, il se rassied en disant quelques mots sauvages aux rameurs et les avirons travaillent, tantôt d'un coté, tantôt de l'autre pour opérer les déviations nécessaires, et parfois même en sens contraire pour modérer notre course.

Car il s'agit de suivre exactement la ligne brisée que les mouvements et les paroles de Patrick indiquent. Nous ne parlons pas, et quelques *kaïakoa* (prenons garde) des sauvages rompent seuls le silence du bord. Mais autour de nous quel bruit ! quel fracas ! quel tourbillon !

Singulière mobilité que celle de l'eau qui coulant sur un lit tourmenté manifeste les mêmes convulsions que si elle était soulevée par la tempête !

Les courants se déchainent, et le mouvement accroit leur puissance. Ils se rencontrent, ils se combattent, et les ondes qu'ils charrient se resserrent, s'écrasent, tournent sur elles-mêmes, et décrivent des spirales qui attirent comme des gorges profondes tous les objets passant à la surface.

Tantôt ce sont des ondulations inégales et pleines d'aspérités, des crêtes superbes couronnées d'aigrettes blanches, des lames éperdues se brisant en des millions de goutelettes qui jaillissent comme des étincelles !

Tantôt ce sont des chocs de houles et de contre-houles, des bouffées de vagues irritées qui nous sautent à la figure, des gouffres profonds qui mugissent à nos côtés, et qui nous engloutiraient au moin-

dre écart, ou pour un coup d'aviron manqué !

Mais nos braves Montagnais connaissent leur métier, et sous l'effort de leurs avirons les ondes violentes, convulsives, mais domptées, nous ballottent, nous secouent, et nous emportent avec la vitesse d'une locomotive.

C'est après avoir sauté ce Rapide Gervais que le Comte de Foucault émerveillé s'écriait en parlant de nos canotiers : ce sont des divinités !

J'ai appris depuis que personne n'avait jamais sauté ce rapide dans toute sa longueur, comme nous, et que même en n'en sautant qu'une partie un brave canadien et sa femme s'y étaient misérablement noyés.

Au pied du Rapide Gervais le Sague-

nay se creuse et ralentit sa marche. Après une déviation légère, il s'ouvre tout-à-coup devant nous comme une gorge profonde et droite. Les rives montagneuses se dressent comme des murailles cyclopéennes, couronnées d'une verdure sombre.

Nos canots se rapprochent et glissent de front d'un mouvement uniforme, comme deux sentinelles cheminant à grands pas dans une tranchée.

Toute une famille de canards s'enfuit devant nous, et nous leur donnons la chasse. Le comte en abat plusieurs avec une joie pleine d'excitation qu'il ne peut contenir.

Vers deux heures p. m. nous prenons terre au moulin du Grand-Remous.

r
l'

c
n

# XIV

Les derniers coups d'avirons.

—

Il est temps de diner, et l'endroit où nous sommes est le plus pittoresque que l'on puisse voir.

La table est dressée sur un joli plateau couvert de gazon, formant une pointe, et nos canots sont couchés sur le sable dans

une petite anse. Au fond de l'anse une rivière sémillante accourt du Nord-Est et se précipite dans le Saguenay d'une hauteur de 80 pieds en brisant ses flots sur les arêtes de roches qui forment son lit. Mais elle ne se suicide ainsi qu'après avoir fait une œuvre louable, en prêtant une partie de ses ondes à un moulin perché au sommet de la falaise, et une autre partie à une large dalle qui sert de glissoire aux billots de la maison Price.

Au bout de la pointe, commence le Grand Remous qui est la plus terrible convulsion du Saguenay. C'est l'endroit de son cours où son lit est le plus effroyablement bouleversé, et où ses ondes violentes, livrées à toutes les caprices de la fureur, bondissent de rochers en rochers comme des bacchantes échevelées.

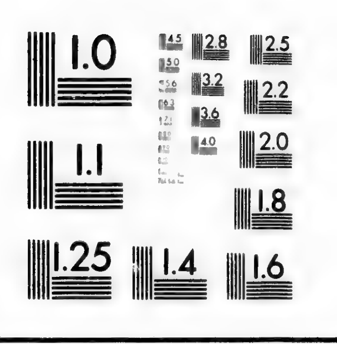
Pendant notre diner, qui est soigné,

nous avons donc pour orchestres d'un côté le Rapide avec ses harmonies puissantes et terribles, et de l'autre la cascade avec ses notes légères et ses accords suaves.

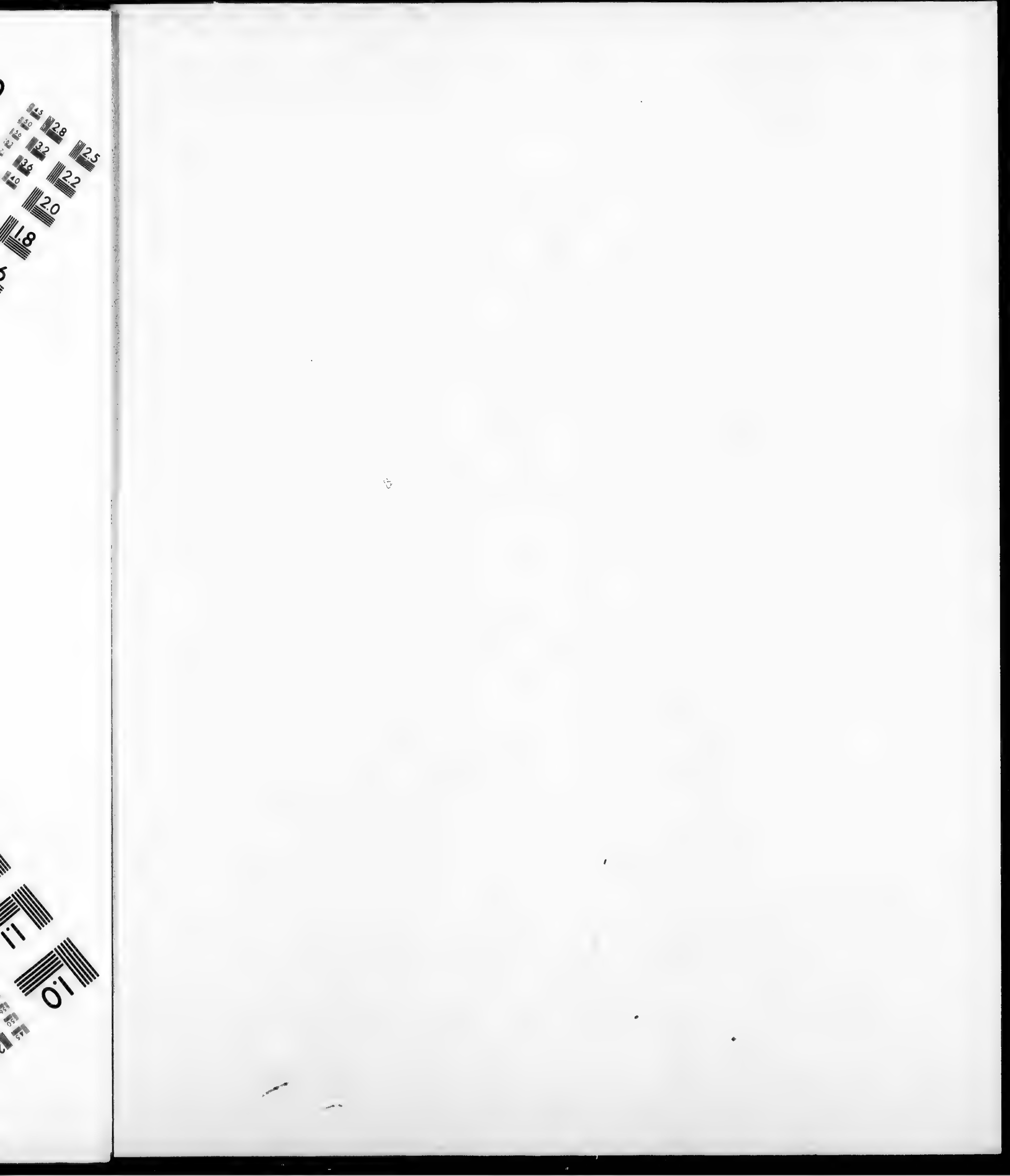
Pour la vingtième fois, nons nous disons : qu'il ferait bon vivre ici ! Quelle colonie heureuse nous y pourrions fonder ! Et nous recommençons à nommer toutes les personnes dont nous pourrions la composer. Il y a des français et des françaises, des canadiens et des canadiennes dont les oreilles ont dû tinter alors ! Car nous avons beaucoup parlé d'eux, et nous n'en avons dit que du bien, puisque nous voulions les avoir avec nous. Je ne les nommerai pas ici ; il y en a peut-être qui ne voudraient pas nous suivre ?

Mais il est entendu que ce serait une colonie d'été, une villégiature.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




6"



Le *Grand Remous* a une longueur de six milles, et de la tête au pied du rapide s'étend sur la côte nord un excellent chemin qui serpente à travers le bois. Deux voitures sont à notre disposition, une charette pour les canots et les bagages, et un wagon pour nous. Mais nous nous en servons à peine, tant la promenade à pied nous paraît agréable !

Ah ! si la vie n'était pas si courte, comme il vaudrait bien mieux voyager à pied qu'en chemin de fer !

Le ciel est bleu, les bosquets sont verts, l'air frais et pur, et le chemin accidenté, coupé de paysages pittoresques ; on marche, on cause, on rit, on chante, et des deux côtés de la route s'allongent de véritables haies de framboisiers chargés de fruits mûrs. Un oiseau rare qui s'envole, un autre qui sautille de branche en

branche en poussant des cris plaintifs ou joyeux, un ruisseau qui gazouille sous un pont, un voyageur que l'on rencontre, une déchirure dans le rideau de feuillage qui nous découvre un vaste horizon ou une pièce d'eau, un champ de moisson qui s'épanouit au soleil, tout nous arrête, attire nos regards et sert de thème à la méditation ou à la causerie.

Oh ! la charmante promenade que nous avons faite ce jour-là ! Et quel infatigable et intéressant causeur peut être un professeur d'économie politique!

En arrivant au pied du rapide la route gravit une montagne, et quand nous parvenons au sommet, un magnifique panorama se déroule sur nos yeux.

A quelques centaines de pieds plus bas, le Saguenay élargissant ses bords, et ra-

lentissant sa course, déploie dans un cadre charmant mesurant six milles de longueur ses eaux polies comme un miroir et reflètant les teintes azurées du firmament.

Au loin, sur la rive droite, apparait la ville naissante de Chicoutimi échelonnée en amphithéatre et couronnée par son séminaire et sa belle cathédrale.

Dans le port plusieurs navires, dont la plupart portent le pavillon de Norvège, prennent leur chargement de madriers exportés par la maison Price.

Au pied de la montagne, sur la berge de la rivière, nous nous reposons à l'ombre des peupliers en attendant nos bons montagnais. Nous pourrions bien continuer notre route en voiture, mais nous ne voulons nous séparer de nos canots qu'à la dernière étape. Nous y remontons

donc avec joie dès qu'ils sont arrivés, et nous cinglons vers Chicoutimi.

Notre belle navigation touche à son terme, et nous ne songeons pas sans regrets que demain nous voyagerons prosaïquement en bateau à vapeur.

Les avirons travaillent avec nn entrain remarquable, et les rivages glissent légèrement à nos côtés et fuient derrière nous. A notre droite des maisons s'allignent sur la rive, et deviennent plus pressées à mesure que nous approchons des grandes scieries. Derrière nous le soleil est sur le point de disparaître : mais avant de se coucher dans son lit de montagnes bleues, il inonde tout de ses clartés. Ses rayons embrasent les grands vitraux du portail de la cathedrale qui dresse devant nous sa flèche gigantesque, et l'on dirait qu'un

immense incendie dévore intérieurement le séminaire.

Au milieu de la petite ville, et dominant les constructions voisines, j'indique du doigt à Thomachiche un bloc massif en pierre, bâti à mi-côte, et dont l'aspect est sombre.

—" C'est la prison, mon pauvre Thomachiche, et tu dois te rappeler que je t'ai condamné à y être détenu pendant quinze jours ?

—Patrick traduit ma sentence, et ajoute qu'en débarquant sur la grève le coupable va être empoigné par des constables, et conduit immédiatement en prison.

Thomachiche commence à rire. Mais les autres sauvages renchérissent sur les menaces de Patrick, et notre colosse est sur le point de s'inquiéter, lorsque M.

Jannet, se découvrant et posant sur la tête nue du condamné un de ces grands chapeaux blancs que nous appelons *panamas*, sollicite son pardon.

Il fallait voir la figure que faisait Thomachiche sous ce chapeau dont les larges bords couvraient à peine son énorme chevelure !

Le pardon est accordé, et des hourras frénétiques retentissent en l'honneur de l'amnistié. Le Comte le salue même en tirant deux coups de carabine.

Quelques instants après, nous abordons au quai de Chicoutimi, et nous faisons de touchants adieux à ces charmants canots d'écorce qui nous ont procuré tant de jouissances depuis cinq jours.

Plusieurs de nos rameurs ont toujours vécu dans les bois, et n'ont jamais vu

Chicoutimi. Ils vont visiter la cathédrale et le Séminaire, et ils viennent ensuite à notre hôtel nous serrer une dernière fois la main.

Lecteur, si jamais tes goûts d'aventures ou de sport t'entraînent sur les bords du Lac St Jean pendant la belle saison, et si tu poursuis ta course jusqu'à la Pointe Bleue tu rencontreras sans doute un colosse montagnais, coiffé d'un large panama, errant sur une grève déserte. Alors tu pourras te dire : c'est Thomachiche qui songe au professeur d'économie politique de l'Université Catholique de Paris !

# XV

Le Retour.

—

Les touristes qui visitent le Saguenay ne le voient réellement qu'en le descendant, parce que cette partie du voyage se fait le jour, tandisque le trajet de Tadoussac à la Grande Baie se fait la nuit.

C'est donc au retour seulement que

nous avons pu admirer cette étonnante rivière qui creuse son lit à une profondeur immense et uniforme au milieu d'une chaine de montagnes.

Malheureusement nous étions dans de mauvaises dispositions pour nous étonner devant cette merveille. Depuis quelques jours nous en avions vu tant de merveilles, qui nous avaient causé de si vives impressions ! Nous étions devenus exigeants en fait de beautés naturelles.

Peut-être convient-il d'ajonter qu'un peu de fatigue, et une longue tension d'enthousiasme nous avaient rendus un peu moins sensibles.

Toujours est-il que cette énorme masse d'eau encaissée dans les montagnes et coulant paisiblement entre deux rives qui sont des murailles de granit, nous laissa

assez froids La partie supérieure du Saguenay nous avait déjà habitués à ces paysages grandioses, mais manquant de variété

Les caps *Trinité* et *Eternité* purent seuls ranimer notre enthousiasme. Aussi faut-il avouer qu'à moins d'être complètement insensible on ne saurait contempler sans émotion ces merveilleuses curiosités.

Je ne sais qui a baptisé de ces noms augustes ces monts gigantesques ; mais j'imagine que ce sont les jésuites, premiers missionnaires du Saguenay, et je les en félicite. On ne pouvait les mieux nommer.

Trois cônes géants de granit nu, se dressant perpendiculairement dans les hauteurs des cieux, de même forme et

de même taille, appuyés sur les mêmes assises, unis à la base et ne formant qu'une seule montagne à trois sommets, n'est-ce pas une image saisissante de notre grand mystère chrétien : un Dieu en trois personnes ?

Puis, en face, au delà d'une petite baie, un autre cône isolé, assis sur une base très large, élevant jusqu'aux nues un sommet inaccessible, riant des vents et des flots qui battent ses flancs, drapé dans un manteau de verdure que l'hiver même ne fane pas et qui symbolise une perpétuelle jeunesse, n'est-ce pas l'emblême de l'attribut le plus glorieux des trois personnes divines, l'éternité ?

L'Eternité et la Trinité perpétuellement en face l'une de l'autre ! Toutes deux distinctes, séparées par une pièce d'eau qui leur sert de miroir et réfléchit

leurs majestueuses proportions, et se réunissant sous l'eau par des assises communes et profondes que l'œil humain ne peut voir ! Quel tableau !

Ce grand spectacle élève l'âme, et l'invite à la méditation, et au silence.

Lorsque les profils des caps majestueux sont disparus à l'horizon, M. Jannet dont l'esprit fécond travaille sans cesse rompt le silence, et nous parlons des Etats-Unis qu'il vient de visiter.

La république américaine est un des grands problêmes sociaux de notre siècle. Ses progrès démesurés, sa prospérité étonnante sont des faits indéniables qui semblent donner le démenti aux grands principes de la science sociale, et aux lois générales de l'histoire.

Cette situation exceptionnelle égare

les meilleurs esprits, et fausse la plupart des jugements que les publicistes portent sur nos voisins. Eux-mêmes ont un grand orgueil national, et du haut de leur grandeur ils considèrent les autres peuples comme des pygmées.

Je m'explique cette superbe, et je lui trouve même une excuse dans la génie national et dans le merveilleux accroissement de ce pays.

Mais faut-il croire avec presque tous leurs publicistes que nos voisins sont une race à part, en dehors des lois ordinaires des sociétés ? Faut-il penser que la philosophie de l'histoire et ses plus éclatants enseignements ne leur sont pas applicables ? Que les mêmes causes peuvent produire les mèmes effets chez les autres peuples, mais qu'il en est autrement chez eux ? Que les mêmes faits engendreront

chez eux l'ordre social, quand ils produisent le désordre ailleurs ?

Voila le problême ; et malheureusement leur histoire est trop courte encore pour nous fournir les éléments d'une solution complète. Mais toutes leurs prétentions ne m'empêcheront pas de croire qu'ils sont fils d'Adam comme nous, sujets aux mêmes infirmités, capables des mêmes fautes et soumis aux mêmes châtiments.

Laissons les vieillir et nous verrons, ou plutot, nos descendants verront qu'il ne sera pas nécessaire de refaire pour eux toute la philosophie de l'histoire. Il n'y a pour toute l'humanité qu'un seul Droit naturel, domestique, social, politique, international, et ses règles immuables sont applicables à tous les peuples.

Telle a été la conclusion de notre conversation, au moment où le bateau accos-

tait le quai de l'Anse St. Jean. Quelques dames américaines s'étaient approchées de nous avec intérêt, comme si elles s'étaient aperçu que nous parlions de leur pays.

Pour piquer davantage leur curiosité, M. de Foucault et moi avons échangé quelques phrases en montagnais. Le succès a été complet, et rien n'était amusant comme de voir la surprise, les sourires et l'attention de ces dames.

M. Jannet riait beaucoup ; car il ne croyait pas à notre montagnais, et soutenait que nous étions deux compères, baragouinant des mots qui n'appartenaient à aucune langue. L'incrédule ! Nous saurons bien le convertir lorsque nous retournerons ensemble à la Pointe Bleue. C'est là que nous lui donnons rendez-vous pour lui inculquer la foi.

A Tadoussac, le capitaine du bateau a bien voulu nous donner une heure pour aller visiter le village, le grand hôtel, et l'établissement ichtyologique qui a beaucoup intéressé mes compagnons.

Le trajet de Tadoussac à la Malbaie fut des plus agréables grâce au calme de la mer, à la pureté du ciel, aux rayons du soleil couchant qui jouaient sur les eaux, et à mes gais compagnons qui jouaient sur les mots.

Avant d'arriver à la Malbaie, le P. Lacasse nous emmena à l'écart, sur l'arrière du bateau, pour nous fredonner une dernière fois son chant pittoresque :

**Réveille-toi, Venise......**

Nous en avons pleuré de rire. De nombreux amis nous attendaient sur le quai, et nous firent le compliment que nous avions pris quelques airs sauvages.

Dans la soirée, en attendant mes deux amis qui étaient allés à un concert, j'allai promener mes rêveries au bord de la mer, et je méditais la parole de Pline que j'ai prise pour épigraphe, *multa latent in majestate naturæ*, lorsque les vers d'un grand poête me vinrent à la mémoire. Je les lui emprunte pour finir :

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois et les monts, et toute la nature
Semblaient interroger, dans un confus murmure,
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies
Disaient en inclinant leurs couronnes de feu :
Et les flots bleus que rien ne gouverne et n'arrête
Disaient en recourbant l'écume de leur crête :
C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu !

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

—